La révolution roumaine de 1989

(écrit pour des personnes avec peu de connaissance
au sujet de la Roumanie)

par
Marius Mioc

Traduite par Mihăescu Irina

Maison d`édition
Artpress
Timisoara

Descrierea CIP a Bibliotecii Naționale a României

MIOC, MARIUS
La revolution roumaine de 1989 / Marius Mioc ; trad.: Mihăescu Irina. - Timişoara : Artpress, 2007
ISBN 978-973-108-104-5

I. Mihăescu, Irina (trad.)

94(498)”1989.12”

© Marius Mioc, 2007
Premiere edition (langue anglaise) 2002

Courte Histoire de la Roumanie

La Roumanie est un pays avec 22 millions d'habitants, situés dans l'Europe du sud-est. La nation roumaine a été formée après la conquête des tribus[1] de Dacians par l'Empire Romain pendant l'empereur Trajan (A.D 101-106)[2].

L'acte de Rome dans le nord du Danube, un territoire qui fait partie du présent Roumanie, a duré jusqu'à 271 A.D, quand l'empereur Aurelian a commandé la retraite de l'armée romaine. Une petite partie du territoire roumain actuel, Dobrogea (Dobruja), qui se situe dans les sud du Danube, est demeurée une partie de l'empire romain pendant un plus long temps.

Pendant la domination romaine, les colons de tout l'empire sont venus en Roumanie (actuelle). Le latin a été assimilé également par les Dacians.

Saint Apostle Andrew a apporté le christianisme en Roumanie. La Roumanie est restée en dehors des frontières de l'empire bizantin, mais était en contact étroit avec l'empire. Aujourd'hui le christianisme orthodoxe est la religion de 95% des Roumains ethniques.

Les invasions slaves et hongroises sont venues sur le territoire roumain. En XIVème siècle, dans la bataille chez

---

[1] Comme l'historien ancien grec Herodot dit, les Dacians étaient « les plus braves et courageux de tous les Thracians »

[2] Pour célébrer la victoire dans les guerres Dacians, l'empereur Trajan a commandé une colonne pour être construite à Rome. Cette colonne a duré jusqu' aujourd'hui.

La Roumanie en 1989

Posada, le prince roumain Basarab a défait le Roi hongrois Charles Robert de l'Anjou et a gagné l'indépendance pour Valaquie[3], la région méridionale de la Roumanie actuelle. Un autre état a été formé en Roumanie orientale, Moldavie, alors qu'à l'ouest du pays (Transylvanie) était une principauté autonome ordonnée par des rois d'origine hongroise. Des colons hongrois et allemands ont été amenés à Transylvanie.

En XVème siècle, après le fin de l'empire bizantin, la Moldavie et la Valaquie sont devenus des états de vassal de l'empire turc. Cependant, ils ont maintenu un degré d'autonomie.

Les princes comme Vlad Tepes (Vlad l'Impaler) dans la Valaquie et Stefan cel Mare (Stephen le Grand) dans la Moldavie ont lutté contre la règle turque. Ils ont gagné plusieurs batailles mais ils n'ont jamais obtenu l'indépendance complète. En 1600, prince Mihai Viteazul (Michael le Courageux) a unifié la Valaquie, la Moldavie et la Transylvanie mais cette union a duré seulement un an.

Tandis que la Transylvanie était conquise par l'Autriche, la Moldavie et la Valaquie sont restés sous la domination turque. En XVIIIème siècle, les Turcs ont imposés des étrangers d'origine grecque comme règles de la Moldavie et de la Valaquie. En 1812, après la guerre Russe - Turque, moitié du territoire de la Moldavie (la Bessarabie) a été annexée à la Russie.

---

[3] Jusqu'au 19ème siècle, "valaques" était le nom les étrangers utilisaient pour indiquer les Roumains. Dans quelques pays ces noms sont employés pour désigner les Roumains même aujourd'hui.

En 1821, Tudor Vladimirescu a mené un soulèvement contre les Turcs, en même temps avec la rébellion grecque. Ceci a fait l'empire de tabouret permettre aux règles d'origine roumaine dans la Moldavie et Walachia. En 1859, pendant qu'Alexandru Ioan Cuza était élu règle de la Moldavie et de la Valaquie, les deux principautés ont été unies sous le nom de Roumanie (le recogniton formel de l'union a eu lieu en 1862).

Pendant ce temps, en 1784, les paysans roumains en Transylvanie se sont soulevés contre leurs propriétaires fonciers, qui étaient souvent d'origine hongroise ou allemande. La rébellion a été déposée et leurs chefs ont été tués. En 1848, l'Armée Révolutionnaire Roumaine de Transylvanie, menée par Avram Iancu, a lutté contre l'Armée Révolutionnaire Hongroise, afin d'éviter l'annexation de la Transylvanie à l'Hongrie.

En 1867, après le changement constitutionnel de l'Autriche (qui est devenue l'Autriche-Hongrie), la Transylvanie faisait partie de la Hongrie. Les Roumains de la Transylvanie, qui étaient la majorité de la population, n'ont jamais accepté ce changement.

En 1877, la Roumanie a réclamé l'indépendance de Turquie, un idéal qui a été accompli après la Guerre d'Indépendance (1877-1878).

À la Première Guerre Mondiale la Roumanie s'est associée les alliés. Après la guerre, la Transylvanie, le Banat, la Bukovine et la Bessarabie, territoires où les Roumains ethniques ont représenté la majorité de la population, se sont uniés à la Roumanie, en se basant sur le principe de l'autodétermination exprimé par le Président américain Woodrow Wilson.

La réforme de terre et le droit général de vote pour des mâles étaient les changements démocratiques principaux présentés après la Première Guerre Mondiale.

En 1940, en suivant le pacte de Hitler-Stalin, la Russie a occupé la Bessarabie et la Bukovine nordique. En même année Hitler a forcé la Roumanie à céder une moitié de la Transylvanie à l'Hongrie.

En 1941, les troupes roumaines ont commencé la guerre contre la Russie afin de récupérer la Bessarabie et la Bukovine nordique. En 1944 l'Armée Russe est entrée dans la Roumanie et a imposé un régime communiste. À la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, la Roumanie a été forcée d'abandonner ses réclamations territoriales contre l'Union Soviétique, mais la Transylvanie a été restituée à la Roumanie de l'Hongrie.

En 1946, par des élections calées, les communistes ont gagné le plein contrôle du pays. Bientôt ils interdiraient tous les partis d'opposition. Le Roi Michael a été forcé d'abdiquer en 1947 et le pays a été transformé en satellite soviétique.

L'Armée Russe a quitté la Roumanie seulement en 1958, apres les réparations pour la Deuxième Guerre Mondiale ont été accomplies.

En 1965, après la mort du Chef de partie Gheorghe Gheorghiu Dej, la puissance a été passée à Nicolae Ceausescu.

La Roumanie pendant la dictature de Ceausescu

Qu'a fait à des milliers de Roumains risquer leurs vies en 1989 dans leur combat contre le régime communiste? Afin de comprendre ceci, une présentation courte de la vie en Roumanie dans la période précédant la révolution est nécessaire.

On n'a pas permis la liberté politique en Roumanie pendant le régime communiste. Ni la liberté pour la presse ou la parole. L'émission télévisée durait seulement deux heures chaque jour et était pleine de propagande politique. Le culte de personnalité du Président Ceausescu était omniprésent. La TV et les programmes par radio et les journaux étaient pleins des commentaires au sujet d'à quel point le bon Président Ceausescu était, quel génie il était, comment le monde entier se tournait autour de lui et comment les roumains ont aimé leur président.

Ce genre de propagande était présent même dans les écoles, où les enfants apprenaient des chansons qui glorifiaient le Président Ceausescu.

La vie culturelle a été étranglée par le régime politique. Il était presque impossible de trouver une bonne chose pour voir à la TV. La censure était présente même dans la musique. Les autorités communistes ont rejeté différents genres de musique (le rock, par exemple), pas nécessairement pour des raisons politiques; ils juste ne les aimaient pas. En conséquence, ils étaient très rares dans la TV ou les programmes par radio.

L'histoire a été falsifiée dans les écoles et dans les journaux. Une direction de falsifier l'histoire était d'augmenter le rôle du parti communiste et du Président Ceausescu dans quelques événements historiques. Les vieux livres n'étaient pas disponibles dans les bibliothèques, exactement pour la raison de cacher le passé.

Même la littérature a été censurée. On interdisaient aux auteurs dont les travaux n'étaient pas "politiquement corrects" du point de vue communiste d'imprimer leurs livres. Les traductions d'autres langues étaient très peu, et naturellement, seulement des travaux "politiquement corrects" ont été traduits.

En raison du contrôle strict de tout qui a été imprimé, il y avait une pénurie de bons livres à lire ou bons films à voir, même au sujet des thèmes non connexes avec la politique.

On a interdit même les auteurs roumains classiques. Par exemple, les autorités communistes ont accepté Mihai Eminescu, un poèt du 19ème siècle, comme poèt roumain principal. On a enseigné son opéra dans les écoles. Cependant, des parties de ses écritures n'étaient pas disponibles, parce qu'elles n'étaient pas conformes à la politique du gouvernement. Eminescu n'était pas assez intelligent pour prévoir les avantages du communisme (dans son temps le parti communiste n'a pas existé en Roumanie).

La situation économique devenait très mauvaise. Un système de notation fausse a été développé dans l'économie. La propagande a parlé seulement au sujet des grands résultats de l'économie roumaine. Dans la vie réelle les personnes ont été confrontées à une pénurie de beaucoup de produits.

Une réunion organisée par les autorités communistes.
Les participants avaient des portraits avec Ceauşescu et sa femme.

Afin d'acheter du lait, par exemple, on a dû faire la queue à l'épicerie pendant 1-2 heures tôt le matin. Le prix était bas, mais seulement ces personnes qui se sont réveillées tôt et étaient prêtes à gaspiller un ou deux heures pourraient obtenir lait – c'est comment le système communiste fonctionne. Cependant, la situation était différente pour des personnes avec des liaisons - la nomenclature communiste - pour laquelle il était facile d'obtenir des choses non disponibles pour les citoyens ordinaires.

Cependant, il y avait des manques qui ont dérangé même la nomenclature communiste - par exemple, l'électricité était découpée tout à fait souvent, pour des raisons d'économie.

l'État controlait l'économie entière. Toutes les usines importantes étaient d'Etat, comme dans tous les pays communistes. Chaque année le gouvernement publiait un plan qui était détaillé pour chaque branche économique séparément et établissait combien devrait être produit. Chaque usine avait son propre plan de production et devait rapporter ses résultats. Mais ils ne pourraient pas signaler qu'ils n'avaient pas accompli le plan - il aurait été contre la propagande officielle qui indiquait que l'économie roumaine était prospère. Le résultat était reportage faux.

Par exemple, disons que selon les la prévisions, une usine a dû produire 1000 voitures. La vraie production était 500, mais on a rapporté 1200. Les journaux écrivaient: "Regardez cette usine, comme elle est efficace; elle produit bien plus que c'était planifié". Et le directeur de l'usine était promu pour ses bons résultats.

En raison du système de reportage faux, même le gouvernement a manqué des données fiables afin de prendre

de bonnes décisions. Le résultat a été la détérioration de l'économie de la Roumanie.

Cependant, la propagande a soutenu que les roumains étaient très heureux d'avoir un si bon président comme Nicolae Ceausescu. Le système entier a été basé sur sa puissance personnelle.

Les membres de la famille de Ceausescu ont tenu des positions élevées dans le gouvernement. Son épouse, Elena, a été déclarée disciple très importante par la propagande. Elle était chef du Conseil National pour la Science. Un des frères de Ceausescu (Ilie) était général dans l'Armée. Un autre (Nicolae Andruta) était général dans la police secrète (Securitate). Son fils, Nicu, était le chef du parti communiste dans le comté de Sibiu. Les mots de Ceausescu ont été considérés plus importants même que le dogme communiste. Pour la propagande, ce que Ceausescu disait était plus important même que ce que Karl Marx avait dit.

Quand les élections ont été organisés, les résultats officiels étaient que le gouvernement a reçu 99% des votes. Le parti communiste était le seul permis d'exister. Même si pour un lieu au Parlement il y avait deux candidats ou plus, tous étaient des défenseurs du gouvernement.

Leur programme était identique: comme le Président Nicolae Ceausescu et son épouse Elena étaient si bons (vers la fin de la dictature de Ceausescu, les fonctionnaires du parti du haut rangs ont été obligés de faire la référence non seulement au président mais également à son épouse dans leurs discours).

Une façon efficace de garder la commande de la société était par les travaux. Toute personne qui a voulu un bon travail

a dû être un membre du parti communiste. En conséquence, beaucoup de personnes ont joint le parti communiste pour des raisons opportunistes, sans croire en idéologie communiste. Ceci pourrait être vu pendant la révolution roumaine, quand des membres du parti communiste pourraient être trouvés parmi les personnes qui ont lutté contre le régime.

De 23 millions de personnes, 3 millions étaient des membres du parti communiste.

Parce que la Roumanie a eu une économie d'Etat, presque tous les travaux étaient sous le contrôle du gouvernement. Dans une économie de marché, une personne en conflit avec son patron a la chance de trouver un meilleur travail quelque part d'autre. Dans le communisme, le gouvernement ordonne tout. Une personne qui est sur le "la liste noire" des autorités n'a aucune chance de trouver un bon travail, indépendamment de ses résultats professionnels. Il n'était pas nécessaire de critiquer le gouvernement ouvertement afin de voir votre nom sur la liste noire.

Il était assez pour éviter de participer aux démonstrations en faveur du régime (parfois le Parti Communiste a organisé des rassemblements de masse pour prouver au monde extérieur quel soutien important il a eu parmi les personnes roumaines).

Quand Gorbachev a commencé la politique de libéralisation dans l'Union Soviétique, les médias roumains n'ont pas même mentionné ce sujet. Les journaux roumains agissaient comme si rien de spécial ne se produisait dans l'Union Soviétique.

Une plaisanterie roumaine des périodes communistes: Dieu a décidé de permettre à Napoleon de retourner à la terre. Napoleon a visité trois pays: les Etats-Unis, l'Union Soviétique et la Roumanie. Après sa première visite aux Etats-Unis il a été demandé: qu'avez-vous aimez le meilleur en Amérique? Il a répondu: L'Armée. Si j'avais eu une armée comme l'américaine, je n'aurait pas perdu la bataille chez Waterloo. Après sa première visite dans l'Union Soviétique, il a été demandé la même question. Il a répondu: J'ai aimé le KGB (la police secrète soviétique) meilleur. Si j'avais eu une police secrète comme KGB, je n'aurait pas perdu la bataille chez Waterloo. Après sa visite en Roumanie, sa réponse a été: la meilleure chose en Roumanie est la presse. Si j'avais eu une presse comme la roumaine, personne n'aurait noté que j'avais perdu la bataille chez Waterloo.

Seulement en 1989 quelques articles ont été édités dans la presse roumaine disant que quelques pays (qui n'ont pas été mentionnés) n'ont pas suivi le chemin correct du socialisme. Rien n'a pu être trouvé dans la presse roumaine au sujet de la chute du mur de Berlin, par exemple.

Cependant, les gens ont été informés au sujet des changements de l'Europe de l'Est par les stations de radio occidentales qui annonçaient dans la langue Roumaine. La radio L'Europe libre (commanditée par le gouvernement des USA) ou le programme roumain de BBC Londres ont eu beaucoup d'assistance en Roumanie à ce moment-là, car la presse officielle n'avait aucune crédibilité. Dans les régions frontalières comme Timisoara (une ville près des frontières hongroises et yougoslaves) les gens observaient

les programmes de TV des pays voisins. Dans Timisoara, les programmes yougoslaves et hongroises étaient très populaires et ils ont fourni des informations au sujet de la situation politique dans les pays communistes. La Télé Yougoslave a eu également des programmes dans le Roumain pour la minorité roumaine dans Voivodina. De tels programmes n'étaient pas très politiques, mais les gens pouvaient voir autre chose que la propagande officielle.

En 1989 le vent du changement a commencé à souffler en toute l'Europe de l'Est. L'Hongrie, la Tchécoslovaquie, la Pologne, l'Allemagne de l'Est, la Bulgarie ont permis le droit de choisir leurs chefs par des élections démocratiques. Il était évident que l'Armée Soviétique n'ait été plus un danger pour les changements démocratiques.

En 1956 l'Armée Soviétique a déposé la Révolution Hongroise et en 1968 elle a arrêté l'évolution démocratique en Tchécoslovaquie. Les Roumains avaient peur que si un mouvement pour la démocratie commençait en Roumanie, l'armée soviétique ne la permettrait pas.

Après que Gorbachev ait commencé les réformes, de plus en plus gens ont eu le courage de critiquer le régime ouvertement. En 1987 dans Brasov (une ville en Transylvanie méridionale) les ouvriers ont protesté contre leurs conditions de vie. Les autorités ont fini la protestation en un jour et les chefs ont été arrêtés. Cependant, le nombre d'intellectuels critiquant les régimes a accru et les Roumains étaient au courant de leurs noms (principalement par la Radio l'Europe Libre). Doina Cornea, Mircea Dinescu, Dan Petrescu, Silviu Brucan,

Laszlo Tokes, Petre Mihai Bacanu étaient certaines des personnes qui étaient en désaccord ouvertement avec la politique du gouvernement.

La propagande officielle a réclamé que tout le monde a apprécié le régime de Ceausescu. Rien n'a été édité dans la presse au sujet des dissidents - non même pour les blâmer. Il était comme s' ils n'ont pas existé.

En Roumanie il y avait une loi qui interdisait la propagande contre le socialisme. Cependant, le régime a essayé d'éviter de l'employer. Pour appliquer la loi signifiait admettre qu'il y avait vraiment une opposition contre le régime, et c'était ce que le gouvernement a voulu éviter.

Par exemple, Petre Mihai Bacanu, un journaliste qui a été impliqué dans l'édition d'un journal illégal a été condamné à la prison, officiellement pas pour des raisons politiques mais pour des activités économiques illégales.

Laszlo Tokes

Le développement du cas de Laszlo Tokes

Laszlo Tokes, un prêtre de l'Eglise Reformée Hongroise (Calviniste), a été nommé prêtre secondaire de la paroisse de Timisoara en 1986. En 1987, après que le prêtre principal soit mort, il était responsable avec la paroisse.

Selon le recensement en 1992, il y a 1.6 millions de Hongrois en Roumanie, qui représentent 7.1% de la population entière. Dans Timisoara, les Hongrois représentent 9% de la population. La minorité des Hongrois est divisée entre l'Eglise Catholique et l'Eglise Reformée.

Laszlo Tokes avait eu des problèmes avec les autorités même avant son rendez-vous dans Timisoara, alors qu'il était un prêtre dans Dej, une ville en Transylvanie centrale. Il a participé à l'édition d'une revue illégale „Ellenpontok" (dans l'Hongrois). En 1983 il a été écarté et resté sans emploi pendant deux années. Dej a appartenu au diocèse de Cluj. Enfin Tokes est reussi à trouver un travail, mais seulement dans Timisoara, qui a appartenu au diocèse d'Oradea.

L'Eglise Reformée Hongroise de la Roumanie a deux dioceses: un à Cluj et un à Oradea.

Le 31 Octobre 1988 l'Eglise Reformée Hongroise a organisé une manifestation culturelle sans l'approbation des autorités communistes. Bien que la manifestation n'ait pas

été ouvertement contre le régime, elle a inclus la lecture des poésies par quelques auteurs qui étaient sur la liste noire des autorités. Les autorités ont indiqué aux organisateurs qu'une autre manifestation semblable ne serait pas tolérée.

En dépit de l'avertissement des autorités, un deuxième événement semblable a été organisé le 4 décembre 1988. Ses organisateurs étaient l'Eglise Reformée de Laszlo Tokes et les membres d'une troupe amateur de théâtre „Thalia".

Les autorités ont démantelé la troupe „Thalia", une troupe d'étudiants amateurs qui ont joué dans l'Hongrois. La troupe a eu le soutien logistique de la Chambre d'étudiants qui a été commandée par „l'Union des Etudiants Communistes" (la seule organisation d'étudiants qui existait à ce temps en Roumanie). Plus tard, la troupe „Thalia" a été réorganisée, mais sans les personnes qui avaient participé à la deuxième manifestation culturelle à l'Eglise Reformée.

Laszlo Tokes a écrit une lettre à l'évêque reformé d'Oradea, Laszlo Papp. Dans la lettre, il a demandé le soutien de ces membres de Thalia qui avaient été exclus de la troupe en raison de leur participation aux manifestations organisées par l'Eglise Reformée. La lettre a été lue à Radio Budapest en mai 1989, faisant connaître le nom de Laszlo Tokes largement.

Beaucoup de membres de la minorité hongroise et également beaucoup de Roumains qui ont parlé l'hongrois ont écouté la Radio Budapest.

Tokes a également protesté contre le plan gouvernemental de la systématisation rurale. Ce plan, lancé par Ceausescu

lui-même, a été basé sur l'idée qu'il valait mieux que les personnes roumaines vivent dans de plus grands villages que dans les plus petits. Afin d'atteindre ce but, beaucoup de petits villages ont été prévus pour être détruits et la population être déplacée dans de nouvelles maisons dans de plus grands règlements. L'opinion des personnes qui devaient être déplacées n'a pas importé aux autorités. Pour elles, il était inconcevable que quelqu'un pourrait penser différemment que le génie des Carpathiens, comme la propagande nomait Nicolae Ceausescu.

Bientôt, Tokes est devenu l'un des dissidents les plus connus en Roumanie, avec l'aide de la Télé Hongroise et de la section roumaine de radio l'Europe libre. Les entrevues avec Tokes sont apparues à la Télé hongroise. Dans Timisoara, qui n'est pas loin de la frontière hongroise, la Télé hongroise était beaucoup populaire. Le nombre de personnes venant à son office a augmenté; en automne de 1989 même les personnes qui n'ont pas appartenues à l'Eglise Reformée ont commencées à assister à ses sermons.

La réaction des autorités est venue bientôt. L'harcèlement n'a commencé pas seulement contre Tokes, mais aussi contre ses amis.

Gazda Arpad, un bon ami de Laszlo Tokes, avoue: "en commençant avec l'été de 1989 la pression des autorités est devenue plus évidente. Les agents de police ont identifié ceux qui sont entrés dans la maison de Laszlo Tokes. Depuis dizaines de temps mon nom a été écrit dans leurs notes, comme les agents de police ont demandé à voir ma carte d'identité plusieurs fois. Au départ, ils n'ont pas demandé

ma carte d'identité juste devant la maison. J'ai été suivi et, une demi-heure plus tard, dans une autre partie de la ville, j'ai été identifié. C'est arrivé à tous qui ont visité Tokes.

Plusieurs pressions ont été faites. Des pressions psychologiques, pas des menaces. Une fois j'ai été arrêté et pris au siège social de la police. Ils m'ont gardé moitié de jour, m'ont demandé où j'avais été le jour auparavant et m'ont dit que j'ai été soupçonné du vol d'un magasin.

À partir d'octobre j'ai été déplacé avec mon travail à Lugoj (une ville 50 kilomètres de Timisoara). J'ai été forcé de permuter une telle distance pour chaque jour pour travailler. C'était difficile, naturellement. D'autres amis de Tokes ont eu des expériences semblables. L'un a été transferé à Bucharest et deux physiciens, Zoltan Balaton et Lajos Varga, ont été envoyés 800 kilomètres de distance, à Cernavoda[4] ".

Cependant, les autorités ont voulu éviter d'accuser Tokes ouvertement pour des raisons politiques. Elles ont choisi d'appliquer la méthode de harcèlement par la profession, comme dans d'autres cas semblables.

Sous la pression des autorités, l'évêque d'Oradea, Laszlo Papp, a pris la décision de déplacer Tokes à Mineu, un village en Transylvanie nordique. Dans un petit village, ils ont pensé, Tokes serait isolé et non dangereux. L'évêque a nommé un autre prêtre (Botond Makay) à Timisoara.

Tokes a refusé de se déplacer. Les personnes dans sa paroisse l'ont soutenu.

---

[4] Voir *« Revolutia din Timisoara asa cum a fost » (La Révolution de Timisoara comme elle a été) par Marius Mioc, Maison d'édition Brumar, Timisoara 1997 (Roumain), p 7-13.*

En conséquence, l'évêque a cessé de payer son salaire. Il a également commencé une épreuve contre Tokes, lui commandant d'évacuer l'appartement qu'il a vécu dedans. L'appartement était la convenance de l'église et il a été situé dans le même bâtiment que l'église. En attendant, des personnes inconnues ont cassé ses fenêtres.

Une décision de juge a commandé Tokes d'évacuer l'appartement jusqu'au 15 décembre 1989, autrement il serait évacué par la force.

Le dimanche 10 décembre, pendant l'office habituel, Tokes a annoncé qu'il a compté être évacué de son appartement par la force dans le 15 décembre.

Le 15 décembre, une petite foule des défenseurs de Tokes s'est réunie près de l'Eglise Reformée. Vers le soir elle a numéroté presque 200 personnes. Deux représentants des autorités - maire Pétrou Mot et le Président „de l'Avant de la Démocratie et de l'Unité Socialiste"[5], Rotarescu, sont venus pour dialoguer avec les personnes. Ils ont voulu éclaircir la situation. Ils ont promis d'arrêter le harcèlement contre Tokes, à condition qu'il dise aux personnes de rentrer à la maison. En effet, les personnes ont été dites de rentrer à la maison.

Le jour suivant les gens se sont réunis près de l'Eglise Reformée de nouveau. Les rumeurs au sujet du cas du prêtre se sont étendues dans la ville et beaucoup sont venues pour voir ce qui se produisait, certains hors de la curiosité. À

[5] Une organisation politique pendant le régime de Ceausescu qui a inclus le Parti Communiste et les personnes qui n'étaient pas des membres du Parti Communiste, mais ont soutenu la politique du gouvernement.

mesure que la foule augmentait, vers le soir, ont été criés des slogans contre le régime de Ceausescu. Selon le témoignage de Tokes, le 16 décembre le maire Mot était prêt à faire une promesse écrite que Tokes ne serait pas évacué, si ses défenseurs rentraient à la maison. Tokes a essayé de suivre l'affaire qu'il avait faite avec les autorités, indiquant à la foule de rentrer à la maison, mais il a perdu la commande de la situation. Les démonstrateurs n'ont pas voulu seulement la solution de son cas. Ils ont exigé la chute du régime de Ceausescu. Vers le soir 80% de la foule qui était près de son église a été constituée des Roumains ethniques[6].

[6] Voir le témoignage de Tokes dans *« Reportaj cu sufletul la gura » (Reportage à bout de souffle) par Titus Suciu, Maison d'édition Facla, Timisoara, 1990, (Roumain), p. 10-17*

Le Développement de la Révolution

Un chemin de fer de tram passait pas loin de la maison de Tokes (il y avait un arrêt de tram en Place de Maria). Quelques révolutionnaires (car nous pouvons déjà appeler ainsi les personnes de la foule près de la maison de Tokes) ont décidé de se tenir sur le chemin de fer. Les trams ont été bloqués et les passagers ont dû descendre. C'était un mouvement futé - la foule a accru sensiblement.

Une partie de la foule a pris la décision d'aller au campus d'étudiants pour inciter plus de personnes à les joindre. Cependant, quand elles sont arrivées là, la réaction des étudiants a été décevante. Seulement peu d'eux ont joint les protestataires. Il a semblé que beaucoup d'étudiants avaient peur; pour être vu dans une telle foule pourrait avoir fait leur expulsion de l'université. La foule a continué sa manière vers les sièges sociaux du comté du Parti Communiste. De plus en plus des gens l'ont joint. Aux sièges sociaux communistes, le symbole du marteau et la faucille ont été jetés vers le bas.

Des pompiers, des policiers et des soldats ont été envoyés pour arrêter le mouvement.

Adrian Kali, un révolutionnaire qui a été tiré plus tard, rapporte: „Un camion de pompiers est venu arrosant les démonstrateurs. Nous avons couru après lui. Ses fenêtres ont été cassées et j'ai reussi à l'attraper. Le conducteur a paniqué quand il a vu les trois de nous sur sa voiture et il

a arrêté dans le mur d'une maison. Un lieutenant pleurait et il a demandé à être pardonné, car il obéissait seulement ses ordres. Le camion a été bombardé avec des pierres. Une serviette a été mise sur le camion, comme signe de paix, quand du pont deux autobus sont venus avec des soldats qui avaient des boucliers. Ils sont descendus et ont fait beaucoup de bruit. Ils ont frappé leurs boucliers avec leurs bâtons et criaient à nous pour partir. Près de moi, une femme élégante portant un manteau de fourrure nous a dit que nous étions des lâches et sans valeur, elle a frappé un policier avec son sac à main. Les soldats nous ont attaqués. C'était une échauffourée. Les gens jetaient des pierres, des bouteilles et des mottes contre les soldats. D'autres policiers sont apparus et ont frappé les gens dans la rue. La foule a été dispersée. Je suis parti avec un groupe, aidant un ami qui avait été frappé dans la tête avec une bouteille de vodka. Pendant le combat, cet ami est parvenu à démanteler un poteau de guide, qu'il utilisait pour frapper les pieds des porteurs de boucliers, qui tombaient au sol."[7]

Petits groupes de démonstrateurs, dispersés près des sièges sociaux du Parti Communiste, se sont regroupés et ont commencé vers la Route de Buziasului (la partie du sud-est de la ville), où il y avaient beaucoup d'usines. Les démonstrateurs ont essayé de persuader les ouvriers de les joindre, mais ils ont échoué.

[7] Voir „Revolutia din Timisoara asa cum a fost" (la Révolution de Timisoara comme elle a été) par Marius Mioc, Maison d´édition Brumar, Timisoara 1997 (Roumain), p.14-18

Les autorités ont essayé de les arrêter. Près de l'usine de Banatul les démonstrateurs ont conquis un autre camion de pompiers. Près de l'usine de Détergents, deux autres camions de soldats ont rencontré les protestataires. Cependant, l'appel „L'Armée est avec nous!" a été crié par les démonstrateurs assez d'une façon convaincante. Les soldats n'ont pas voulu commencer un conflit avec la foule et l'ont laissé aller plus loin.

La foule a continué à avancer vers les voisinages des ouvriers. Dans la Route de Girocului, beaucoup de personnes les ont joints.

Pendant ce temps, près de la maison de Tokes, dans la Place de Maria, où une partie de la foule originale est demeurée, a eu lieu un combat avec les policiers. Les autorités sont parvenues à pousser la foule vers le pont de Bega, dégageant la rue où la maison de Laszlo Tokes était. On a arrêté le prêtre pendant la nuit, et il a été déplacé avec son épouse et les meubles au village de Mineu.

De la Place de Maria la foule s'est déplacée au centre de la ville, devant la Cathédrale Orthodoxe. Il y avaient environ 600 personnes devant la cathédrale. L'une d'entre elles, Sorin Oprea, a eu l'idée du déplacement par la ville, afin de faire connaître les événements par les gens. Au campus d'étudiants le gens se sont associés à la foule qui venait de la Route de Girocului. Maintenant, la foule qui a nombré environ 10.000 personnes est allée au nord. Sur la Rue de Circumvalatiunii les démonstrateurs ont passé paisiblement par un groupe de soldats, qui n'ont pas agi contre eux.

Quand la foule est arrivée sur la route de Torontalului, ils ont été attaqués par des soldats avec des clubs et ont

été dispersés. C'était déjà 4 heures le matin. Beaucoup de revolutionaires ont été arrêtés (presque 1000, y compris ceux dans les jours suivants).

Jusqu'au 15 décembre, le mouvement de protestation a été concentré près de l'Eglise Reformée. La nuit des 16/17 décembre, le mouvement révolutionnaire a couvert une grande partie de la ville, des parties méridionales de Girocului et de Buziasului aux secteurs nordiques (Place de Dacia). Le mouvement n'était pas un secret pour les habitants de Timisoara bien que les médias n'aient pas mentionné un mot à ce sujet.

Le 17 décembre est connu comme „le dimanche sanglant". Les gens se sont réunis dans le centre-ville et dans les zones périphériques de Girocului, de Lipovei, d'Aradului et de Buziasului encore. L'Armée a joint la Police et la Police Secrète dans la tentative d'arrêter la Révolution. Un peloton défilait avec la bannière de combat au centre de la ville. Une foule des démonstrateurs s'est réunie au centre de la ville. L'après-midi ils se sont déplacés vers le campus d'étudiants et les sièges sociaux du Parti Communiste. La tentative de les arrêter avec les camions des sapeurs-pompiers qui ont arrosaient de l'eau a échoué. À l'Hôtel Continental les trams ont été bloqués et des soldats ont été disposés à travers la rue. La foule a attaquée, les soldats ont couru. Les sièges sociaux du Parti Communiste étaient aux mains des révolutionnaires. Les commis qui étaient à l'intérieur ont couru par les portes arrières et par les fenêtres. Les fenêtres étaient cassées et toutes les choses liées au régime (portraits du Président Ceausescu, drapeaux communistes) ont été

17 décembre: Une barrière des soldats prêts à arrêter les révolutionnaires.

détruites. Quelques officiers qui étaient dans le bâtiment ont été assaillis.

Après une contre-attaque des troupes de la Police Secrète, le bâtiment a été réconquis. Les troupes ont frappé les démonstrateurs avec des bâtons et des baïonnettes. Beaucoup ont été arrêtés et mal battus. Les démonstrateurs se sont retirés vers le pont de Decebal, et ont continué à lutter contre les véhicules blindés.

Le Comité Central du Parti Communiste s'est réuni selon la règle de Nicolae Ceausescu et a décidé de prendre une mesure résolue contre les démonstrateurs. Cependant, aucune mention au sujet des événements ne devait être vue dans le moyen officiel. Nicolae Ceausescu a critiqué les Ministres des Forces Armées, de la Police et du Service Secret pour leur manque de résolution.

Les désaccords entre les démonstrateurs et les troupes ont eu lieu dans la Place de Traian et dans la Place de la Liberté. Les gens ont jeté des pierres et des bouteilles aux réservoirs et aux véhicules blindés.

Traian Orban, un révolutionnaire qui a été tiré dans la jambe dit: „Les soldats ont commencé à se déplacer vers la Place de la Liberté, essayant d'écarter la foule et d'arrêter les démonstrateurs les plus actifs. Un citoyen a voulu leur parler, leur demandant de comprendre parce que nous n'avons pas voulu nuire à n'importe qui. En conséquence, il a été arrêté et batt avec les bouts. (...) Les soldats nous ont chassés, essayant de nous disperser. J'ai couru vers la Place de la Liberté. Un réservoir nous suivait à grande vitesse, avec un tracteur à chenilles sur le trottoir, écrasant la

balustrade proactive. Il a presque attrapé ma jambe. Après que le réservoir ait passé, certains ont pris les meubles de la confiserie de Macul Rosu, et ont construit une barricade, qu'ils ont brullée. Les réservoirs se déplaçaient partout, sur des trottoirs et sur des secteurs verts. À un certain moment, un réservoir s'est arrêté près d'un tram et les jeunes l'ont entouré. Quelques garçons ont voulu le bloquer, ils ont bloqué les tracteurs à chenilles avec de divers objets. Je les ai aidés en forçant un câble entre les roues du tracteur à chenilles. Le réservoir a été bloqué, mais son moteur fonctionnait toujours et sa tourelle tournait. Un garçon montait sur son canon. J'ai dit aux jeunes d'arrêter son échappement avec des chiffons. Le moteur du réservoir s'est arrêté et la foule a éclaté dans des acclamations. Après un moment, les soldats nous ont dispersés et ont récupéré le réservoir.

Deux véhicules blindés (plus vite que les réservoirs) se déplaçaient par la place. Quelqu'un a eu l'idée de remplir bouteilles du carburant. Ils ont pris le carburant des voitures garées dans la place. Après un moment, un véhicule se retraitait en flammes, dans les acclamations des démonstrateurs. Des sièges sociaux de la 18ème Division d'Armée (qui était dans la Place de la Liberté) les projectiles ont mis le feu dans le ciel (je n'ai pas vu quiconque enroulé). En entendant les projectiles, des centaines de démonstrateurs sont venues du centre de la ville. Parmi ils étaient beaucoup qui avaient quitté la place. Ce groupe était très résolu. Ils ont crié des slogans comme „Liberté!", „Aujourd'hui à Timisoara, demain dans le pays entier!". Les projectiles sont devenus plus fréquents, mais toujours dans le ciel. J'ai commencé à parler aux soldats qui étaient

près de Rue Caraiman. Je leur ai dit que qu'ils ne devraient pas tirer nous parce que nous étions leurs frères, et l'Armée doit défendre le pays, pas tuer ses propres gens. Quelques démonstrateurs ont donné des cigarettes aux soldats. Un soldat pleurait; il m'a dit que qu'ils avaient été dans une mission depuis 5 heures le matin, ils n'avaient rien mangé et il m'a montré qu'il n'a eu aucune balle.

Comme les projectiles se sont intensifiés, nous avons voulu retraiter. Quand je suis arrivé au coin de la rue de Karl Marx, j'ai vu trois personnes dans des vêtements civils sortant des sièges sociaux de l'Armée (10 mètres plus loin) et le feu s'est ouvert sans défi. Quelqu'un était proche blessé moi. Quand j'ai tourné à lui le sang a éclaboussé sur mon visage. J'ai entendu quelqu'un crier qu'un soldat a été également tiré, et alors j'ai senti une douleur terrible dans ma jambe gauche. J'ai été tiré."[8]

Les coups de feu ont été entendus dans la ville entière. Des groups des citoyens discutaient les envenements. Sur la Rue de Girocului les personnes se sont organisés, pour ne pas laisser passer les unités militaires.

Gheorghe Curpas, un participant aux événements sur la route de Girocului, dit: „Nous étions environ 2000 personnes divisées dans de petits groupes. La vue d'une colonne des réservoirs nous a unis. Maintenant nous avons eu une cible: nous ne devrions pas permettre aux réservoirs de passer vers le centre de la ville. Nous n'étions plus une

[8] Voir „Revolutia din Timisoara asa cum a fost" (la Révolution de Timisoara comme elle a été) par Marius Mioc, Maison d´édition Brumar, Timisoara 1997 (Roumain), p.35-38

réunion des personnes qui n'ont pas su ce qu'elles ont voulu, nous étaient une unité de combat. Certains d'entre nous ont poussé deux chariot-autobus de sorte que l'accès vers le centre de la ville ait été bloqué. D'autres ont soulevé une barricade sur la Rue de Lidia. Quand les réservoirs se sont groupés devant le barrage, deux autres chariot-autobus ont été déplacés de sorte que les réservoirs aient été attrapés entre deux lignes insurmontables. Le plus agile de nous a pénétré entre les réservoirs avec des pieds-de-biche essayant d'endommager autant que possible. Après que nous ayons entouré les réservoirs, nous avons sautés sur eux, en essayant de les mettre sur le feu et d'enlever les soldats à l'intérieur de eux. Nous leur avons dit: Sortez et rien n'arrivera! Ils ont refusé. Alors nous avons commencé à frapper les réservoirs avec des pieds-de-biche. Après un moment, un dirigeant a ouvert la porte dérobée et a crié: „L'armée est avec vous!" Quoi? Pourquoi n'est-il pas sorti le jusque'à ce moment? Quelqu'un l'a frappé dans la tête avec une pierre. Quand nous avons vu le sang, nous sommes allés l'aider immédiatement. Nous l'avons porté au bloc d'appartements le plus proche, où nous avons bandé sa tête."[9]

Une barricade a été également construite dans la route de Buziasului pour empêcher les unités de l'armée de se déplacer vers le centre de la ville. Dans la route de Lipovei, le feu contre les démonstrateurs a été ouvert à partir de l'unité militaire. Six d'entre eux sont morts et 30 ont été blessés.

[9] Voir „Reportaj cu sufletul la gura" (Reportage à bout de souffle) par Titus Suciu, Maison d´édition Facla, Timisoara, 1990, (Roumain), p 66-67

Beaucoup de magasins ont été détruits; les librairies qui ont montré des livres du Président Ceausescu dans leurs fenêtres ont attiré la fureur des démonstrateurs en particulier.

Une colonne des démonstrateurs s'est déplacée vers le Pont de Decebal, qui était près des sièges sociaux du Parti Communiste. Le quartier général de la police où beaucoup de démonstrateurs avaient été emprisonnés le jour avant était dans la même direction. Quelques uns pensaient à essayer de libérer les prisonniers. Les unités de l'armée attendaient les démonstrateurs.

Adrian Kali: *„Quand nous décalions vers le pont de Decebal, sur cette rue étroite, j'ai entendu des projectiles. Quelqu'un a dit qu'ils étaient des balles fausses, pour nous effrayer. Cependant, quand j'ai vu les flammes des barils dans l'obscurité, je me suis rendu compte que les balles étaient vraies. J'ai couru vers les autres personnes et je les ai poussées à la terre. Beaucoup de démonstrateurs ont suivi mon exemple. Quand je me suis jeté à la terre, j'ai été frappé pour la première fois dans le dos. Au-dessus de nos têtes, l'hélicoptère a mis en marche son projecteur, éclairant l'endroit. Moments de terreur ont suivis. Les balles frappaient les roches près de moi. J'ai mis mes mains sur ma tête, pensant que si j'étais tiré dans la main, ma tête serait protégée. J'ai crié: ne pas tirer, nous sommes vos frères! La réponse était: vous on pendrait tous! Alors j'ai vu mon ami Iovanovici soulever sa tête. Je me suis précipité sur lui pour le protéger et alors j'ai été tiré la deuxième fois. Je me suis senti comme si une foreuse avait percé mon dos et coffre. Je me suis levé et j'ai couru, piétinant sur les corps humains.*

Au coin du parc j'ai rencontré deux amis. Le sang manquait sur mon dos et de ma bouche. Ils m'ont traîné près d'un jeune homme qui avait été tué dans sa jambe"[10].

Les conflits sanglants se sont également produits dans la Route de Lipovei, près de l'unité militaire qui a été placée près des appartements.

Ion Ghinea se rappelle: *"Beaucoup d'amis sont venus chez moi et nous avons parlé de la tournure des évènements possible. J'ai reçu des appels téléphoniques des connaissances, me disant que les gens ont été tirés dans le centre de la ville. De la Forêt Verte (un petit bois juste en dehors de la ville) une colonne d'environ 50 démonstrateurs était venue, en criant: „Les gens, sortez! Avez-vous de l'électricité? Avez-vous de la chaleur?" J'ai mis dessus une veste rapidement, je suis sorti et je me suis tenu dans l'avant de la colonne. Nous avons passé par la Rue de Lotusului, ayant l'intention d'aller vers la route de Lotusului, et puis à l'Opéra, où nous avons su que nous trouverions beaucoup de démonstrateurs. Avant d'atteindre la Route de Lipovei, 60 mètres de la porte de l'unité militaire, le feu a été ouvert contre nous, sans avertissement. J'ai été tiré dans le coffre, près du coeur."*[11]

---

[10] Voir „Revolutia din Timisoara asa cum a fost" (la Révolution de Timisoara comme elle a été) par Marius Mioc, Maison d´édition Brumar, Timisoara 1997 (Roumain), p.17-18

[11] Voir „*Revolutia din Timisoara asa cum a fost" (la Révolution de Timisoara comme elle a été) par Marius Mioc,* Maison d´édition *Brumar, Timisoara 1997 (Roumain), p.93*

Parfois les gens ont été tirés sans une raison claire.

Anton Suharu dit: „Près du pont de Bega j'ai vu qu'un camion des soldats bruyants venait de la Place de Badea Cartan. Il se déplaçait lentement, et il a tourné vers moi. Quand il est arrivé près de moi, les soldats m'ont commandé m'arrêter. Je me suis arrêté. Ils ont ri et ont ouvert le feu, alors qu'ils criaient à moi: court! J'ai senti des brûlures dans mes cheveux, sur ma tête, et un coup dans le dos. Après 3-4 mètres je suis tombé vers le bas. J'ai entendu le hurlement de deux femmes: Vous l'avez tué, vous êtes des meurtriers! mais je me suis levé et j'ai essayé de courir vers la Place de Badea Cartan. Je suis tombé et je me suis levé encore. Je n'ai pas su ce qui m'arrivait . Quand je suis arrivé au pont, sous la lumière de poteau, je me suis rendu compte que j'avais été tiré dans ma jambe droite. Alors j'ai senti une douleur terrible."[12]

Vers le soir, dans la Route de Girocului, l'Armée a essayé de récupérer les réservoirs que les revolutionaires avaient conquis avant.

Mihai Ciofu se rappelle: „Des véhicules blindés et des réservoirs avec des soldats près d' eux venaient du village de Giroc. Nous, environ 250 démonstrateurs, nous avons été déterminés de ne pas laisser l'armée avancer vers le centre de la ville. Un officier nous a dit de les laisser récupérer le réservoir bloqué. Nous ne l'avons pas voulu et alors ils ont commencé à tirer. Quelques projectiles ont été tirés dans le

[12] Idem, p 100-101

ciel, mais d'autres ont frappé les personnes; J'ai vu un homme avec une jambe blessée. Il a commencé à crier aux soldats: „Lâches! Communistes! Vous tirez vos frères et parents!" La foule dispersée et les soldats sont allés en avant vers la Route de Girocului. J'ai couru parmi les immeubles. Sur la Route de Girocului il y avait une barricade des chariot-autobus. Les réservoirs sont allés à la barricade et les ont éloignés. Tout ce temps, des projectiles ont été entendus. Le réservoir bloqué a été récupéré. Quand il y avaient des feus, nous nous sommes cachés parmi les bâtiments. Dès que l'atmosphère s'est calmée un peu, nous nous sommes retournés dans la rue. Après un moment, nous sommes restés dans la rue même lorsqu'il y avait des projectiles, parce que la plupart d'entre elles était vers le ciel. Cependant, les gens ont été frappés. J'ai vu un homme blessé près de la confiserie. Une ambulance est venue pour le prendre, mais les soldats n'ont pas voulu la laisser intervenir.

Quand les projectiles se sont arrêtés pendant un moment, nous nous sommes approchés des soldats et nous avons discuté avec leur commandant. Nous lui avons demandé pourquoi ils tirait à nous, de ce que nous étions coupables. Un ami, Dumitru Vlaic (qui a été tiré plus tard), a déboutonné sa chemise et a dit au officier: Tirez-moi si je suis coupable de n'importe quoi! L'officier nous a dit de nous calmer et de rentrer à la maison, parce que rien ne se produirait.

Nous avons fait un feu au milieu de la rue. Nous dansions et chantion „Réveillez-vous, les Roumains"[13].

[13] *Réveillez-vous, les Roumains!* est une chanson roumaine patriotique qui est devenue l'hymne national de la Roumanie après la Révolution.

L'officier à qui nous avions parlé nous a dit que ses ordres étaient de tirer et il nous a dit de rentrer à la maison. Nous avons refusé. Alors un projectile s'est entendu dans le ciel, suivi des feus dans la foule. Cependant, la plupart des soldats tiraient dans le ciel. J'ai voulu courir derrière un pilier, pour me cacher derrière un bâtiment. Alors j'ai été tiré. J'ai commencé à hurler: „Mes enfants! Mes enfants!" Un vieil homme m'a vu et il a dit aux autres de prendre soin de moi. Les soldats avançaient et s'ils m'avaient trouvé, ils m'auraient probablement tué. Deux personnes m'ont traîné à l'intérieur d'un bâtiment, où j'ai recevu les premiers soins. Je leur ai dit de ne pas m'envoyer dans l'hôpital du comté, car il y avaient des rumeurs qu'ils tuaient les blessés là. Quelqu'un de ce bâtiment m'a porté à l'Hôpital d'Orthopédie en voiture. Il était plein des personnes blessées et l'odeur du sang m'a fait vomiter."[14]

Le 17 décembre 62 gens ont été tués[15] et des centaines ont été blessés. De ceux qui sont morts, 11 ont été tués dans la Route de Girocului, 16 au centre (près de la Cathédrale ou de l'Opéra), 6 dans la Route de Lipovei, 2 près de la Place de la Liberté, 5 près du Pont de Decebal, 2 dans la Route d'Aradului et les autres dans d'autres parties de la ville.

---

[14] Voir „*Revolutia din Timisoara asa cum a fost" (la Révolution de Timisoara comme elle a été) par Marius Mioc,* Maison d´édition *Brumar, Timisoara 1997 (Roumain), p.27-28*

[15] Y compris deux personnes officiellement considérées manquer, mais excludant une personne dont la cause du décès est incertaine: il était soit tué pendant la révolution ou tué dans un accident de voiture.

Le lundi 18 décembre était le premier jour ouvrable après les événements. Dans les usines les patrons communistes ont averti les ouvriers d'éviter d'aller dans de grands groupes sur les rues. Cependant, dans le centre de la ville les personnes se sont réunies encore.

Avram Gliguta se rappelle: „Nous sommes montés les escaliers de la Cathédrale. J'ai dit: „Obtenons quelques bougies!" Les personnes se sont précipitées pour acheter des bougies. J'ai pris moi-même trois bougies, mais j'ai donné deux à d'autres. Ensuite je suis descendu les escaliers. Sur le trottoir devant la Cathédrale près de la haie, il y avaient des magmas de sang coagulé. Quand je les ai vu je me suis dirigé vers les soldats et j'ai demandé: „Qu'est-ce que c'est? Êtes-vous le peloton d'exécution? Rentrez à la maison!". Ils n'ont pas répondu. Je suis monté les escaliers de nouveau. Presque tout le monde a allumé les bougies. Nous avons commencé à crier vers les soldats: „Vous êtes nos frères et enfants! Ceausescu vers le bas!" Ils nous ont laissés crier ce que nous avons voulu pour environ une demi-heure. Quand nous avons crié: „Les soldats, joignez-nous!", ceux des véhicules blindés se sont cachés à l'intérieur et les ont conduits vers l'arrêt de tram, afin d'écarter la foule de cette partie-là. Quand les véhicules ont passé devant nous, les policiers qui étaient entre le cinéma de Timis et le magasin de fast-food „Expres" ont tiré un feu d'avertissement. Nous nous sommes précipités dans la Cathédrale. La Cathédrale a une double porte, mais en raison de l'écrasement une porte était fermée. Nous nous sommes tapis, essayant d'entrer à l'intérieur. Nous avons levés nos têtes pour voir ce qui se produisait, quand

une décharge de feus a commencé. Un homme (plus tard j'ai découvert que son nom était Sorin Leia) a été frappé dans son front. La balle qui est sortie de sa tête a touché mon cou du côté droit. J'ai senti quelque chose comme une ardeur, j'ai laissé ma tête vers le bas et je me suis caché. Quelques jeunes ont vu que Leia a été tiré et ils l'ont traîné à l'intérieur de la Cathédrale. Bien qu'il ait été tiré dans son front, Leia n'a pas perdu beaucoup de sang et il respirait encore. Quand sa tête a touché le ciment, beaucoup de sang est apparu au-dessous de lui soudainement. Nous parlions d'acheter une bougie de sorte qu'il meure d'une manière chrétienne. Un prêtre grand nous a approchés et a demandé: „Qu'est arrivé à lui, est-il mort ?" Oui, nous avons dit. Quand il nous a entendu parler d'une bougie, il a dit: „Il n'a plus besoin de rien!".

Un autre prêtre, plus âgé que le premier, a montré aux démonstrateurs la sortie du dos de l'église qui menait au parc, mais je n'ai pas prêté l'attention à lui. Quand les choses s'étaient calmé, je suis parti par l'entrée principale près du mur et je me suis dirigé vers la station de tram. Je pourrais encore entendre des projectiles. Je me suis arrêté sur l'herbe et je me suis jeté sur mon ventre. Sur mes vêtements j'ai eu des morceaux de cerveau et des taches de sang de Sorin Leia. J'ai essayé de me nettoyer avec l'herbe et les feuilles. Près du fast-food c'était la personne qui a tiré Sorin Leia et moi (j'ai reussi à voir son visage) et un policier tirait aux personnes pour les disperser."[16]

---

[16] Voir „*Revolutia din Timisoara asa cum a fost" (la Révolution de Timisoara comme elle a été) par Marius Mioc,* Maison d´édition *Brumar, Timisoara 1997 (Roumain), p.32-33*

Cinq personnes ont été tuées le 18 décembre (2 dans la Route de Girocului et 3 à la Cathédrale). Le 19 décembre deux autres personnes ont été tuées.

La stratégie du régime communiste était de prétendre que rien ne se produisait à Timisoara. Le 18 décembre, le Président Ceausescu a quitté le pays pour une visite précédemment programmée à Iran. Il a voulu prouver au monde entier que toutes les rumeurs au sujet des événements à Timisoara étaient fausses, que rien de spéciale ne se produisait pour justifier l'annulation de sa visite en Iran. Les journaux n'ont pas mentionné rien au sujet de la destruction de Timisoara. La destruction des évidences au sujet des événements est devenue la priorité première. Les fenêtres cassées ont été remplacées. Des réparations rapides ont été faites aux sièges sociaux du Comté Communiste. Les cadavres des revolutionaires tués étaient une évidence très ennuyante. Ceux devraient également être détruits!

L'hôpital principal de Timisoara (l'Hôpital du Comté) était entouré par des policiers. Ils n'ont pas permis aux civils de chercher leurs parents qui avaient été blessés ou tués pendant les manifestations précédentes. La nuit de 18/19 décembre un group des policiers, avec l'aide du directeur de l'hôpital (qui a réclamé qu'il avait été forcé de les aider) ont volé 40 cadavres qui ont été emportés au crématorium de Bucarest et brûlés. Les cendres ont été jetées dans un canal. Les documents avec les noms des blessés et des morts ont été volés aussi de l'hôpital.

20 décembre : Une grande foule s'est réunie au centre de Timisoara. Les gens regardent le balcon de l'Opéra, d'où les membres du Comité Révolutionnaire fournissaient des discours.

Le plan était de feindre puis que les personnes absentes avaient quitté le pays[17].

Le 19 décembre, à l'usine d'Elba, les employés ont cessé de travailler. Ils ont exigé le dégagement des arrêtés. Le premier secrétaire du Parti Communiste du Comté, Radu Balan, et le Général de l'Armée Stefan Guse, a essayé de les convaincre à retourner à leur travail, mais ils ont échoué. Quand une femme a été tirée près d'Elba, les ouvriers sont devenus bien plus résolus.

Le 20 décembre, est le jour où dans tous les usines de Timisoara, les ouvriers sont entrés en grève. Une grande foule s'est réunie devant les sièges sociaux du Parti Communiste. Le premier ministre, Constantin Dascalescu, est arrivé à Timisoara pour discuter avec les démonstrateurs. Un groupe a été constitué de la foule, afin de parler avec les autorités. La première étape réussie de la révolution a été faite: le premier ministre a accepté de libérer les prisonniers. Seulement quelques uns, ceux considérés des chefs par les autorités, étaient encore maintenus dans la garde.

Des colonnes des ouvriers ont quitté les usines et sont allées vers le centre de la ville. Il y avaient des centaines de milliers de démonstrateurs. Les unités militaires ne pouvaient pas les arrêter.

Nicolae Badilescu dit: „Sur la Rue de Savinesti il y avait une rangée des soldats et près du mur de la mairie, il y

[17] L'opinion du procureur militaire chef du comté de Timis, a été exprimée après la révolution dans une entrevue édité dans la revue „Expres" le 13 avril 1990.

avaient des gardes, jeunes garçons, presque enfants. Je suis allé près d'eux et j'ai essayé d'ouvrir un dialogue avec eux: „Les garçons, les enfants, que faites-vous ici? Je suis sûr que vous n'avez pas mangé depuis longtemps. Le vaurien, il vous maintient affamé, vous disant de tenir les pistolets contre nous, c'est vrai? Ce que nous faisons est pour tout le monde, y compris toi". J'ai donné de l'argent à l'un d'entre eux et je lui ai dit: „Achètes quelques buiscuits, il ne vaut pas mourir de faim pour cet homme fol qui est à Bucarest".

Mon geste était réussi, d'autres démonstrateurs ont fait la même chose. Les gardes de frontière ne nous ont causé aucun ennui.

Quand j'ai vu les véhicules blindés, j'ai pensé qu'il serait bien pour l'esprit de la foule d'entrer dans la place de l'Opéra sur l'un d'entre eux. Je me suis élevé sur un, commençant à parler avec les officiers. Ma première question était: „Combien de balles avez-vous?" „Trois milles". „Bon. Nous sommes environ 300000. Ainsi je crois que la meilleure option est que vous veniez avec nous dans la place de l'Opéra. Nous sommes arrivés dans la place de l'Opéra avec le véhicule du sergent Martin"[18].

Tandis que la foule se réunissait dans la place de l'Opéra (il y avait une autre foule aux sièges sociaux du Parti Communiste), le Front Democratic Roumain était organisé à l'intérieur de l'Opéra; c'était une organisation essayant de mener le mouvement révolutionnaire. Les unités de l'armée

[18] Voir *„Lumea buna a balconului" (La Société élevée du balcon) par Titus Suciu, Maison d´édition Helicon, Timisoara 1995, p 75-76*

ont été retirées de la ville. Quoi qu'il en soit, les autorités n'ont pu plus compter sur leur soumission.

Environ 6 heures du soir le mouvement révolutionnaire a commencé dans une deuxième ville roumaine - Lugoj (située près de Timisoara).

Le Président Ceausescu est revenu de son voyage à Iran et, le soir de 20 décembre, il a fourni un discours aux stations nationales de radio et de télévision. Ce discours était la première identification officielle du fait que quelques événements contre la politique du Parti se produisaient à Timisoara.

Dans son discours, le Président Ceausescu a déclaré: „Les jours de 16 et 17 décembre, sous le prétexte d'arrêter l'application d'une décision légale du Tribunal, plusieurs groupes de voyous ont organisé quelques manifestations et incidents; ils ont assailli des établissements d'état, ont détruits et volés beaucoup de bureaux, des magasins, des édifices publics, et le 17 décembre ils ont intensifié leurs activités contre les établissements du Parti et d'état, y compris les unités militaires (...).

Les gens de Timisoara ont connu et étaient témoins aux destructions du type fasciste. (...) Comme les actions des ces groupes terroristes antinationaux ont continué, les unités militaires - après la Constitution et après les lois du pays - ont été obligées de se défendre, de défendre l'ordre et les marchandises de la ville entière, de défendre l'ordre du pays entier. (...)

Des données disponibles nous pouvons déclarer avec certitude que ces actions terroristes ont été organisées

et lâchées en relation étroite avec le réactionnaire, l'impérialiste, l'irrédentiste, les forces chauvines et les agences d'intelligence des pays étrangers.

Le but de ces actions antinationales était de faire désordre pour déstabiliser la situation économique et politique, de créer les conditions pour le démontage territorial de la Roumanie, la destruction de l'indépendance et de la souveraineté de notre pays socialiste.

Pas par hasard, les postes de radio de Budapeste et d'autres pays, ont déclanché même dans le cours de ces actions antinationales, terroristes, une campagne dévergondée de dénigrement, de mensonges contre notre pays.

Leur but (...) est de détruire notre indépendance, notre intégrité, de cesser le développement socialiste de la Roumanie, de rapporter la Roumanie sous la domination étrangère. (...)

Il est évident que cette campagne contre la Roumanie fasse partie d'un plus grand plan contre l'indépendance et la souveraineté des nations - ces nations qui ne veulent pas la domination étrangère et sont prêtes à défendre leur indépendance, leur droit pour une vie libre à n'importe quel prix, même avec les armes dans les mains. (...)

C'est le devoir de tous les citoyens de la République Socialiste de la Roumanie à agir avec la force entière contre ceux qui, dans le service de différents intérêts étrangers, des agences d'espionnage, des forces impérialistes, trahissent leur pays pour une poignée de dollars ou d'autres monnaies. (...)

Rien ne devrait empêcher l'action résolue de servir le peuple, le socialisme, le futur lumineux de notre pays, de notre nation."

Bucarest, 22 décembre : Les revolutionaires ont conquis
les sièges sociaux du Parti Communiste.

Les Roumains ont appris des événements de Timisoara par des stations occidentales de radio. Cependant, la confirmation de ces événements par le Président Ceausescu était un moment important. Maintenant, „Qu'est ce que s'est passé à Timisoara?" était un sujet qui peut être discuté ouvertement. Et la discussion n'a pas toujours suivi la ligne que les autorités esperaient.

Le 21 décembre, l'effet du discours de Ceausescu était évident. Le mouvement révolutionnaire a grondé dans beaucoup de villes: Arad, Buzias, Sibiu, Cugir, Targu Mures, Caransebes, Resita, Bucarest, Brasov, Ghimbav, Fagaras, Cluj, Cisnadie, Nadrag, Alba Iulia. Dans certains d'entre eux (Bucarest, Cluj, Sibiu, Cugir, Caransebes, Targu Mures) le feu a été ouvert contre les démonstrateurs. Beaucoup ont été tués, mais pas assez pour arrêter la révolution. À Cugir, les revolutionaires ont tué quelques policiers.

À Bucarest, le Président Ceausescu a organisé une grande réunion, afin de prouver à l'appui qu'il a eu des Roumains. Des centaines de milliers d'ouvriers ont été prises des usines et envoyées à la réunion. Ils portaient des portraits du Président Ceausescu et son épouse, Elena Ceausescu, et plaquettes avec des slogans comme: „Nous blâmons les traîtres du pays!" „Les manifestations chauvines et irrédentistes des cercles étrangers devraient s'arrêter!" „La Roumanie a choisi: Socialisme, Paix, Progrès." La réunion était montrée à la télé.

Nicolae Ceausescu a commencé son discours mais soudainement un rumuor s'est entendu dans la foule. Quelques participants ont commencé à crier des slogans contre la dictature. L'émission a été arrêtée. Le président

était étonné; pour la première fois il ne pouvait pas contrôler la foule. Les participants ont paniqué, les événements étaient une surprise pour eux. Ils se sont dispersés mais certains d'entre eux se sont regroupés dans la Place de l'Université. C'était le commencement de la démonstration anti-communiste à Bucarest.

Le soir de 21 décembre, la police et les unités de l'armée ont été envoyées contre les combattants de liberté dans la Place de l'Université. 41 personnes ont été tuées à Bucarest ce soirée et nuit. Mais le lendemain matin, des colonnes des ouvriers ont quitté les usines de Bucarest et sont allées vers les sièges sociaux du Parti Communiste. Il y avaientt des centaines de milliers de gens, personne a pu les arrêter. Voyant la foule, le Président Ceausescu a échappé. Un hélicoptère a pris Ceausecu et son épouse du toit des sièges sociaux du Parti Communiste, alors que les démonstrateurs conquéraient le bâtiment. Bientôt, il serait capturé et détenu dans la garnison de Targoviste.

22 décembre 1989: Le centre du Timisoara

Le Front de la Sauvetage Nationale

Après l'évasion de Ceausescu, la Roumanie ait été caractérisée par la manque de conduite et par un statut général de désordre. Un groupe de l'ancienne élite communiste a tiré profit de la situation. Ils se sont appelés Le Front de la Sauvetage Nationale (FSN) et, à l'aide de la télévision d'état, ils se sont présentés comme les auteurs de la révolution.

Les généraux qui ont été impliqués dans les représailles de la révolution ont joint Le Front de la Sauvetage Nationale et ont fait une affaire avec ces communistes, afin d'échapper de la punition pour les crimes qu'ils avaient commis dans les premiers jours de la révolution.

Vers le soir de 22 décembre un nouveau combat a commencé. La déclaration officielle du FSN était que les terroristes - troupes fidèles à Ceausescu - essayaient de le rapporter dans la puissance. Pendant ces combat 942 personnes sont mortes - presque six fois davantage que dans la tentative de Ceausescu de mettre fin à la révolution.

Le 25 décembre Nicolae Ceausescu et son épouse ont été soumis à l'épreuve. Ils ont été accusés du massacre des 60.000 personnes et du vol des milliards de dollars du pays. Ils ont été condamnés à la mort et exécutés le même jour.

Dans les 13 ans suivants on n'a trouvé aucune preuve que ces troupes fidèles à Ceausescu avaient jamais existée. Un tel loyaliste n'a pas été trouvé, mort ou vivant. Le FSN a libéré ceux qui avaient été arrêtés comme loyalistes au

commencement. Les accusations pendant l'épreuve de Ceausescu se sont avérées être des inventions. Il était vrai que Ceausescu ait essayé de finir la révolution, et il était clairement responsable des 162 personnes tuées avant le 22 décembre. Cependant, il n'y avait aucune preuve qu'il a organisé une résistance après son évasion des sièges sociaux du Parti Communiste, et le nombre de 60.000 personnes tuées était une invention pure.

À mon avis, la dirigeance de FSN a manigancé tout le combat qui s'est produit après l'arrestation de Ceausescu. Ainsi ils pouvaient se présenter comme les héros de la révolution qui mettaient en danger leurs vies dans le combat contre les loyalistes de Ceausescu.

Cependant, certains ont senti que quelque chose était incorrect avec le FSN. Beaucoup de personnes étaient soupçonneuses au sujet des nouveaux chefs, mais quand il y avaient des combats, on a dû arrêter la critique, car le pays était en danger.

Dès que le combat contre les loyalistes présumés s'était arrêté, les démonstrations contre le FSN ont commencé. Des questions au sujet de qui étaient les terroristes et qui était coupable des gens tués pendant la révolution ont été soulevées. Cependant, la plupart des Roumains n'ont pas participé à la révolution directement, ils l'ont seulement observée à la Télé. Pendant que la Télé était sous la commande de FSN, ils ont cru la version de FSN de l'histoire de la révolution et que le mérite principal pour elle a appartenu aux chefs de FSN.

Après la prise de la puissance, le FSN s'est comporté comme le Père Noël. N'importe quelle catégorie sociale qui

a voulu une élévation de salaire l'a reçue, indépendamment des conséquences économiques.

En conséquence, le FSN a gagné la popularité. La plupart des personnes étaient très heureuses avec leurs salaires accrus et n'ont pas voulu demander les nouvelles autorités sur leur rôle en révolution. Aux élections s'est tenu en mai 1990, le Président Iliescu a gagné 85% et le FSN 66% des votes. Les ouvriers, particulièrement les mineurs de la Transylvanie méridionale, ont soutenu le FSN fanatiquement, aidant les autorités pour écraser les démonstrations organisées par l'opposition.

Cependant, la politique économique du „Père Noël" a eu de mauvais effets secondaires. L'inflation a commencé en 1990 (après les élections) et beaucoup de personnes ont vu leur statut économique empirer à un niveau au-dessous de celui pendant le temps de Ceausescu. Les statistiques prouvent que même après 13 ans de la révolution, beaucoup de personnes, particulièrement les plus âgées, gagnent moins que pendant les jours de Ceausescu.

En 1991, le FSN s'est divisé en deux parties (le Parti Social Democratic mené par le Président Iliescu, et le Parti Democratic mené par le premier ministre Petre Roman). Aux élections tenues en 1992 la fraction menée par Ion Iliescu a gagné. En 1996 l'opposition a gagné les élections (le Parti National Rural, le Parti Libéral, l'Union Democratic des Hongrois et le Parti Democratic de Petre Roman).

Une question difficile à clarifier

Une tentative de clarifier les circonstances de la révolution a été faite en février 2000, quand la Court Suprême a condamné deux généraux d'armée qui ont contribué aux représailles de la révolution à 15 ans de prison. Tous les deux avaient joint le FSN le 22 décembre 1989 et étaient des membres du premier gouvernement „révolutionnaire". Ils sont le Général Victor Stanculescu, ex-ministre de l'industrie et ex-ministre de la Défense, et Général Chitac, ex-ministre de police.

Leur condamnation a apportée des critiques des deux fractions de l'ancien FSN (le Parti Social Democratic de M. Iliescu, qui était dans l'opposition et le Parti Democratic de Petre Roman, qui était dans la coalition du gouvernement). Ils ont dit que l'épreuve avait été injuste et ils suggérent l'amnistie pour les officiers qui étaient impliqués dans les massacres pendant la révolution. L'intérêt politique pour cacher la vérité et les responsabilités au sujet des événements de la révolution était très haut.

Les élections du novembre 2000 ont amené M. Iliescu à actionner. Le nouveaux désigné Procureur Général, Joita Tanase, a declaré „appel extraordinaire" à la décision du Tribunal Suprême pour les généraux Stanculescu et Chitac. Le Procureur Général a ce droit basé sur la loi roumaine. Dan Voinea, le procureur qui a lancé l'épreuve de Stanculescu et de Chitac, a reçu un travail de rang inférieur.

La Court Suprême devrait juger le cas de Stanculescu-Chitac encore. Car l'indépendance de la justice en Roumanie

est discutable et la pression politique est très haute dans ce cas-ci, il est difficile de prévoir le résultat de l'épreuve.

Dans un autre cas, le Président Iliescu a publié un décret de pardon pour trois officiers d'armée qui avaient été condamnés à la prison pour les massacres à Timisoara. Une propagande courante indique qu'il est mauvais de discuter au sujet du rôle de l'Armée dans les représailles de la révolution, car l'Armée est un facteur important pour la stabilité de la société, et il n'est pas sage de réduire la confiance que le peuple roumain a à son Armée.

Une expérience personnelle

Le soir de 16 Décember 1989 je suis parti de la maison pour aller à la disco à la Chambre d'Étudiants (j'étais étudiant à ce moment-là). Dans le tram j'ai entendu des personnes parler du grand nombre de personnes recueillies dans la Place de Maria (près de la maison de Tokes). J'étais familiarisé avec le cas de Tokes et j'ai entendu que le jour avant là il y avait été une foule autour de sa maison. Je suis devenu curieux, ainsi je suis descendu dans la Place de Maria. Il y avait beaucoup de personnes là, en silence, tenant quelques bougies. J'ai eu le sentiment que ce rassemblement pourrait être l'occasion que nous recherchions. Les Roumains ne pourraient pas être les personnes les plus stupides de l'Europe de l'Est!

Un jeune homme parlait devant la maison de Tokes. „Nous avons été dits que les pompiers viendront contre nous. Ceux qui ne veulent pas rester peuvent partir".

Après quelques minutes, Laszlo Tokes est apparu à la fenêtre (je n'ai pas connu son visage à ce moment-là). „Je suis sûr", il a dit. „Les mensonges vers le bas!", a crié la foule.

Quelqu'un a dit que les étudiants venaient. Cette rumeur a encouragé la foule. J'ai crié aussi fort que je pouvais "Ceausescu vers le bas!". D'autres slogans ont été criés. La foule a bloqué la circulation des trams.

Un groupe de policiers est apparu. Le voyant, la foule (200-300 personnes) a eu un moment de déroute. Il n'était

pas normal que 200-300 personnes aient peur de 10 policiers mais c'était la situation. Les choses ont dû retourner à la normale. La foule a crié „lâches" à ceux qui retraitaient, „regardez combien ils sont et combien nous sommes!". Près d'un magasin étaient deux boîtes de bouteilles vides à lait - les choses parfaites à jeter aux policiers. J'en ai pris moi-même.

La panique a cessé. Les bouteilles coulaient vers les policiers. Quand elles se sont arrêtées, la foule a crié aux policiers: „Joignez-nous!" Les policiers étaient paisibles. Ils ont formé une ligne sur la Rue de Cipariu (où la maison de Tokes était) mais ils ont permis le passage entre eux. J'ai essayé de parler à l'un d'entre eux ainsi je lui ai demandé: „Que cherchez-vous ici?" „Hé, enfant, as-tu servi dans l'Armée?" il a demandé.

La référence à l'Armée n'était pas assez convaincante pour moi. En tant qu'étudiant, j'avais fait mon service militaire à Caransebes. Il y avaient deux règles de base: la corruption et les raccordements. Vers la fin de mon service, les officiers avaient perdu leur autorité devant nous, les étudiants. Je me rappelle une nuit où le commandant de notre compagnie, étant dérangé, nous a commandés: „La compagnie, sortez de la cour!" Nous ne sommes pas allés, car nous étions somnolents. Le capitaine a répété l'ordre plusieurs fois mais, voyant que personne n"était pas inquiété à son sujet, il a abandonné son ordre.

Pendant mon service militaire j'ai cru que l'Armée Roumaine les surgeons obéissent et les intelligents font autant qu'ils peuvent. De toute façon, le commandant suprême (Ceausescu) a été rapporté que tout était excellent dans l'Armée Roumaine.

Ma conviction personnelle est que le manque de disclipline dans l'Armée Roumaine, une caractéristique des dernières années pendant le régime de Ceausescu, est l'une des raisons de l'échec des représailles de la révolution. Ceausescu a essayé d'appliquer le modèle Tien An Men, mais il n'a pas pu.

Je me rappelle les événements qui se sont produits le 1987 à Brasov, une ville dans la Transylvanie méridionale. Les ouvriers ont commencé une révolte contre les autorités, mais elle a été arrêtée rapidement. Ceci ne devrait pas être répété. J'ai commencé à crier: „Venons encore demain!". J'ai découvert quelques personnes autour de moi qui m'ont compris (l'une d'entre elles a composé un nouveau slogan que j'ai aimé: „C'est le commencement!", mais mon slogan n'était pas aussi populaire que j'ai voulu.

La foule a crié „Liberté!" et a commencé à chanter „La Danse de l'Union" (une chanson patriotique du 19ème siècle dont l'idée principale est que tous les Roumains devraient être unis: „Un homme seulement est impuissant / Dans le besoin et en douleur / Mais deux sont plus forts / Et leur ennemi est faible"). Un jeune homme a crié: „Gheorghe Doja a été tué dans cette place![19] Ceausescu mourra ici aussi!".

La foule a augmenté. Certains ont suggéré d'aller aux sièges sociaux du Parti Communiste du Comté. Il a

[19] Gheorghe Doja était le chef d'un soulèvement rural au XVIème siècle. Son armée a été défaite à Timisoara le 1514 et il a été exécuté dans l'endroit appelé la Place de Maria aujourd'hui. On est dit que ses camarades ont été forcés de manger des morceaux de son cadavre après son exécution.

semblé qu'une partie des démonstrateurs est allée dans cette direction.

Bientôt les camions des pompiers suivis des soldats avec des casques et des boucliers pourraient être vus. Les personnes ont été dispersées de la maison de Tokes, mais elles se sont regroupées près du pont qui reliait la Place de Maria au centre de la ville. Pendant un moment rien ne s'est produit. Les soldats étaient dans la Place de Maria. Ils ont gardé la distance entre eux et la foule. Quelques démonstrateurs criaient des slogans, mais la plupart d'entre eux étaient seulement des spectateurs.

Les soldats ont commencé à avancer et ils frappaient leurs boucliers avec des bâtons. Les personnes ont paniqué. Les soldats ont croisé le pont, séparant la foule en deux. Une partie des démonstrateurs était sur la rue qui était parallèle avec la Bega. Mon groupe (moins de 100 personnes) s'est élevé à l'extrémité du pont, vers le centre. J'ai commencé à aller à chaque pesonne, leur disant que le jour suivant nous devons nous réunir encore dans la Place de Maria à 5 heures le soir. J'ai voulu informer autant de personnes que possible. J'ai rendu une manière ronde afin d'atteindre les démonstrateurs de l'autre côté du fleuve. Alors je suis parti. J'ai dit à chaque personne que j'ai rencontré: „Réunissons-nous demain en Maria à 5 P.M." Une vieille dame a proposé que je devrais aller à la station de chemin de fer, où il y avait beaucoup de personnes. Je suis allé là et j'ai annoncé la réunion. Quand je suis parti, j'ai chuchoté mon annonce à deux groupes qui étaient devant le bâtiment ferroviaire.

Quand j'ai traversé la rue j'ai vu deux policiers courir après moi. J'ai commencé à courir, mais deux autres policiers

sont apparus devant moi. J'ai été attrapé. J'ai été porté à un bâtiment où j'ai été frappé pour la première fois. Ils m'ont cherché et ils trouvé ma carte d'identité d'étudiant, merde j'ai dû leur indiquer mon nom réel. J'ai pensé que je serais expulsé de l'Université.

Une voiture m'a porté aux sièges sociaux de la Police du Comté. Là j'ai été mené à une cave, où j'ai été commandé me mettre à genoux vers le bas avec mes mains sur ma nuque, près des autres prisonniers. Un policier nous observait et frappait ceux qui n'ont pas pris la position correcte. D'abord j'étais près de deux filles. Un policier a crié à moi: „Voulez-vous les baiser?"

Un par un, nous avons été appelés pour faire des rapports courts (nom, lieu de naissance, parents). J'ai été demandé comment j'ai été arrêté. „Je passais par la gare quand deux policiers ont commencé à courir après moi. J'ai été effrayé, j'ai couru, mais ils m'ont attrapé", j'ai dit. „Qui t'a attrapé?" „Ils l'ont fait", j'ai répondu et j'ai été frappé avec le bâton: „Ne dis pas <ils>, tu dois les appeler les corps de maintenir l'ordre".

J'ai été porté à une autre cellule. Certains ont eu leurs têtes bandées, sang coagulé sur leurs vêtements ou sur leur tête. Près de moi, un homme murmurait: „Je ne peux plus supporter. Ils ont sauté sur moi avec leurs pieds. Je pense que mes nervures sont rompus". Il m'a demandé de le porter à un ami à lui, si nous étions libérés. Une femme pleurait très fort. Elle a dit aux policiers qu'elle n'était pas dans la commande d'elle-même, qu'elle avait passé une certaine heure dans un asile précédemment. Plus tard un médecin est venu lui dire qu'elle serait envoyée à un hôpital. Après un

moment les femmes ont été déplacés à une cellule séparée. Un soldat a demandé que sa garnison devrait être annoncée au sujet de ce qui était arrivé à lui. Une armée non-COM a été convaincue que nous serions libérés par le lendemain matin. Il nous a dit qu'il battra un des policiers qu'il avait rencontrés souvent à la Maison de l'Armée. Jusqu'au matin, au lieu de la libération, nous avons vu de nouveaux prisonniers étant apportés. Nous étions comme des sardines dans un bidon.

Le matin du 17 décembre nous avons été menés dans la cour. Un homme se trouvait au sol, immobile. Une ambulance est venue pour le prendre. Les policiers nous ont donné un discours. Quatre policiers, un garde de frontière et deux soldats ont été tués, ils ont dit (l'information fausse, utilisée par le régime afin de justifier la répression). Naturellement, nous étions coupables pour cella. Un camion nous a portés à la prison sur la Rue de Popa Sapca. Là ils ont pris toutes nos choses de valeur et l'argent. Nous avons été menés à une salle avec 30 lits disposés sur trois niveaux, une table, deux bancs et une toilette.

J'ai dormi pour quelques heures, puis nous avons été menés dans un couloir. Les étudiants ont été séparés des autres prisonniers. En même temps que d'autres étudiants, j'ai été porté à une salle de bains. L'état d'esprit général était très mauvais, tout le monde était déprimé. Certains ont commencé à parler au sujet de la façon dont ils avaient été arrêtés - seulement accidentellement, ils retournaient de quelque part, ils n'ont eu aucun raccordement avec les démonstrations. Nous suspections l'un l'autre, nous ne pourrions pas dire lesquels de nous étaient un informateur.

Nous avons plaisanté au sujet des microphones qui pourraient être dans la salle de bains - peut-être les chevilles étaient Philips. Nous avons parlé du battement qui nous attendait à l'interrogation. Après quelques heures, nous avons vu un hélicoptère par les fenêtres. Nous avons entendu le grondement de la foule et des projectiles. Nous avons fait des suppositions: les balles sont-elles vraies ou fausses ? Le feu est-il tiré dans le ciel ou aux personnes? Certains d'entre nous ont mentionné les chances que les démonstrations étendraient dans d'autres villes aussi, et ont pensé aux commentaires que les stations de radio étrangères formuleraient.

Vers le soir nous avons mangé pour la première fois. Deux personnes sont entrées dans la salle de bains. Un m'indiqué et a dit: „Notez-le !" et alors il s'est adressé à moi: Qu'as-tu fait la nuit dernière avec un enjeu dans la main?". Pendant la bataille dans la Place de Maria, j'avais tenu une branche d'arbre pendant un moment. Je dois avoir été filmé, mais j'ai répondu que je n'avais porté aucun enjeu. Alors il a demandé mon nom, où j'avais été arrêté, où j'ai vécu. Quand il a découvert mon adresse, il a réalisé que nous étions des voisins. Il est parti sans m'interroger. Pour la nuit nous nous sommes retournés dans la salle avec 30 lits où nous avons dormi deux dans un lit.

Le lundi 18 décembre nous avons commencé à savoir l'un l'autre meilleur, à parler de diverses matières (politique y compris). Nous avons fait des plaisanteries. J'ai proposé de jouer le pantomime. De toutes les 60 personnes dans la chambre, quelques uns ont montré n'importe quel désir de jouer, mais après que le jeu ait commencé il

remuerait l'attention de la salle entière. Nous avons été réclamés l'interrogation. Mon tour est venu. Il y avait deux investigateurs, mais seulement un m'a parlé. Il m'a conseillé d'identifier tout, parce qu'ils découvriraient tout de moi de toute façon.

Afin d'échapper, j'ai inventé une histoire. J'ai dit que je retournais de mon cousin qui habitait les banlieues. Pas une histoire très intelligente. La distance de la maison de mon cousin à mon endroit est trop grande pour marcher, mais je ne pourrais pas penser à une autre manière d'expliquer ma présence près de la gare. L'interrogateur ne m'a pas cru. Il a demandé beaucoup de détails: quelle route est-ce que j'ai pris entré, en quelle position étais la cloche de la maison de mon cousin? Pourquoi suis-je allé au conseil du département? Je n'avais pas été là. Il a menacé qu'ils me pendraient la tête en bas. J'ai été frappé avec un bâton en caoutchouc sur mes jambes. À la fin j'ai écrit un rapport et je l'ai fait sonner comme je voulais. L'interrogateur a dit au gardien qui m'escortait de me maintenir isolé.

Cependant, le gardien m'a escorté à la vieille salle. J'ai dit aux autres le sujet de l'interrogation. J'ai pensé que la police secrète vérifierait la place de mon cousin. Dans la cellule il y avait deux enfants gitans qui ne pourraient pas lire ou écrire. J'ai pensé qu'ils pourraient être libérés avant moi et ils n'étaient pas des collaborateurs de la police secrète. J'ai chuchoté mon histoire dans l'oreille d'un d'entre eux et de je lui ai demandé, s'il échappait plus tôt que moi, d'appeler ma famille et de dire à mes parents cette histoire. Mais quand je lui ai demandé de répéter ce qu'il avait compris, il n'avait rien compris. J'ai décidé de

raconter mon histoire à une personne (Victor Burghelea) qui a montré des signes des battements, et il ne ressemblait pas à un collaborateur de la police secrète.

Le matin de 19 décembre, j'ai été isolé dans une cellule pour une demi-heure. Je pouvais voir la porte de la prison. Seulement quelques mètres m'ont séparé de la liberté! Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour penser à cela, parce que j'ai été monté dans un camion et renvoyé au quartier général de la Police. Là un jeune homme m'a interrogé. Il a commencé par la préparation psychologique. Ils ne voulaient pas me battre, pourquoi je les forçais faire cela? J'ai répété l'histoire avec mon cousin. J'ai été mis sur le plancher avec le visage vers le bas et battu sur mes semelles, dos et mains. J'ai crié aussi dur que je pourrais, j'ai simulé l'évanouissement. Ils ont jeté l'eau sur moi. Un lieutenant-colonel a objecté quand il a vu le sang couler de ma bouche. L'interrogation a été reprise. Ils m'ont indiqué qu'ils ont fait rédiger un rapport par les deux policiers qui m'avaient arrêté, et qui m'ont entendu dire aux gens de venir dans la Place de Maria à 8 heures le jour suivant. J'ai noté qu'ils n'ont pas su ce que j'ai dit avec précision.

J'ai commencé à écrire un rapport sur ma famille et mes parents que j'ai eu à l'étranger. Essayant de gagner le temps, j'écrivais aussi lentement que possible. J'ai atteint le point au sujet de mon cousin – je ne pourrais plus m'enteindre avec l'interrogateur. Il m'a ordonné de faire des genuflexions. J'ai eu deux choix: battement avec des genuflexions ou battement sans genuflexions. J'ai choisi le dernier. L'interrogation a continué. Des dizaines de périodes j'ai été demandé des choses à peu près identiques: „Je ne m'inquiète pas de ce

que tu as dit, je le sais très bien, je veux savoir pourquoi tu l'as dit", mon interrogateur insistait. Il a même suggeré le fait que Maria était une femme que j'ai voulu rendre visite. Il a appliqué la tactique pour m'inciter à admettre graduellement. Après un nouveau rond des battements, j'ai simulé l'évanouissement de nouveau. Quelqu'un qui est entré dans la salle a simulé donner un coup de pied dans ma tête. Instinctivement, je me suis déplacé pour éviter son coup-de-pied. „Envoyez-le à l'enfer, il a des réflexes", il a dit.

L'interrogateur m'a menotté étroitement. Mes articulations gonflaient, mes mains tournaient bleu. Le lieutenant-colonel qui avait été là avant a dit que les menottes soient enlevés. L'interrogateur ne se dépêchait pas. Après un moment, il a détaché les menottes pour 2 ou 3 minutes puis les a serrées encore. Afin d'échapper, je leur ai dit que tandis que je passais par la gare, quelqu'un d'un groupe m'a dit de venir dans la Place de Maria le jour suivant. J'ai écrit un rapport. Après un moment l'interrogateur a dit qu'il avait parlé au téléphone avec ceux qui m'avaient vu, et alors j'avais été vu près de deux groupes de personnes.

J'ai cedé psychologiquement. J'ai pensé: combien de battements je dois supporter? Un ou deux jours sont supportables, mais l'interrogation pourrait continuer pendant un mois ou même une année. Si Ceausescu tombait, il n'y aurait aucune raison de supporter les battements; s'il résistait, j'essayerais de résoudre ce problème plus tard. J'ai admis que j'ai convaincu les personnes pour venir dans Maria le jour suivant, mais j'ai pensé qu'il ne serait pas sage de leur dire que j'avais été là du commencement (à ce moment-là, j'ai pensé que la Révolution a commencé

seulement après mon arrivée à la maison de Laszlo Tokes. Après j'ai découvert qu'un groupe de démonstrateurs était parti de la Place de Maria avant mon arrivée). J'ai menti que j'étais arrivé dans la Place de Maria plus tard. Tandis que j'écrivais un autre rapport, un homme dans des vêtements en cuir a dit: „Ceausescu est trop bon avec des personnes comme vous. Il devrait vous avoir tiré du commencement. Ne vous rendez-vous pas compte que nous sommes encore plus forts? N'importe qui osent le mouvement, il se transformera en ange".

Il était déjà soir. J'ai été porté à une cellule. Ici, parlant aux autres prisonniers, j'ai appris que lorsque j'avais feint être sur le Boulevard 23 Août, l'endroit était agité. Je me suis dit: bien que j'aie admis de ce qu'ils m'ont accusé, ils ont su que je mentais. Si je mentais encore, qui sait qu'ils pourraient penser que je cachais?

Le matin du 20 décembre deux nouveaux interrogateurs m'ont interrogé. Encore le début était la préparation psychologique. L'un d'entre eux m'a indiqué qu'il était notoire dans toutes les prisons roumaines. Il m'a invité à admettre tout, je ne pouvais plus résister. Je leur ai dit la vérité, mais ce n'était pas bonne. Ils ont voulu savoir qui a organisé tout. Quelles discussions au sujet de Laszlo Tokes ont eu lieu à l'Université ? Avec qui est-ce que j'ai parlé des nouvelles à la radio l'Europe Libre? Quelles personnes est-ce que j'ai identifiées aux démonstrations?

J'ai été battu de nouveau. Ils ont frappé mes semelles, mais j'ai eu mes chaussures dessus. J'ai crié très fort pour inciter l'interrogateur à sentir qu'il a accompli sa fonction. Il a dit: „Tu crois que je ne sais pas comment se sent

avec tes chaussures dessus?” Il a enlevé mes chaussures et a continué à me battre. En effet, le battement était plus mauvais. L’interrogation a continué pendant quelques heures. Je me suis rappelé que le 17 décembre j’ai été invité à l’anniversaire d’un ami. Je leur ai dit qu’ils pourraient le vérifier. J’ai écrit un autre rapport seulement au sujet du fait que j’ai écouté la radio l’Europe Libre. Tout en l’écrivant, j’entendais des slogans par les fenêtres: „Le peuple est avec vous!” et „Liberté!”.

J’ai été mené à une cellule. Un jeune policier a commandé les prisonniers se mettre à genoux, mais moi et peu d’autres qui ont été considérés des intellectuels ont été exceptés de cet ordre.

Après un moment j’ai reçu un uniforme et j’ai été déplacé à une autre cellule. Cette fois mes compagnons étaient six prisonniers politiques de la révolution et un voleur. J’ai pensé qu’il pourrait être un informateur, bien qu’il se soit prononcé contre Ceausescu.

Nous avons parlé de la manière qu’ils nous interrogeaient. Un des prisonniers, „le docteur” (le dentiste Teodor Taut) avait ses mains gonflées des battements. Il avait été emprisonné dans le passé pour des avortements (les avortements étaient illégals pendant l’ère de Ceausescu) et il a semblé qu’il a également connu le voleur. Il a été convaincu que ceux qui l’ont battu devraient payer. Un autre prisonnier (Doru Berejovschi) a été tiré dans la main, mais il n’a pas voulu que les interrogateurs sussent. Il nous a dit que les interrogateurs avaient menacé de le tuer avec un pistolet de bren, et ensuite ils feindraient qu’il les avait attaqués.

Vers le soir nous avons parlé de la poésie. Le docteur a

recité la dernière partie de „Nous voulons la terre”[20]: „Priez Dieu de vous protéger / Si nous voulons le sang, pas la terre / Le Christ si vous êtes, vous ne pouvez pas échapper / pas même dans vos tombes”. J’ai choisi la Prière d’Iov par Paunescu. Le docteur a dit que lui et Paunescu étaient des amis. Le voleur nous a étonnés avec combien il avait lu.

Le 21 décembre nous n’avons pas été dérangés jusqu’à la soirée. Par la fenêtre nous pourrions entendre le grondement de la foule, mais nous ne pourrions pas comprendre ce qu’ils disaient. Le voleur a dit qu’il a été commandé maintenir la fenêtre fermée (il avait été dans la cellule avant nous). Il a agi en tant que patron de la cellule responsable si les ordres n’étaient pas obéis. J’ai ouvert la fenêtre pendant des périodes courtes, mais les autres (particulièrement le voleur) ont objecté.

Nous avons fait des suppositions au sujet de l’amplitude des démonstrations et de leur expansion possible dans d’autres villes. Quelqu’un a dit que le lundi précédent (le 18 décembre) il avait entendu que les protestations ont également commencé à Arad (une ville 60 kilomètres de nord de Timisoara) et que 1000 personnes étaient mortes. J’ai pensé qu’il était incroyable. Le voleur a parlé de sa vie. J’ai parlé avec lui de la vie en prison.

Le soir nous avons été portés à l’interrogatoire de nouveau. Craintivement, j’ai pensé que je serais battu encore. Je me rappelle ce mardi, quand ils m’ont lu le

[20] „Nous voulons la terre!”, une poésie par George Cosbuc, un poèt roumain classique au début du 20ème siècle; la poésie a été écrite après le soulèvement rural en 1907, quand des milliers de paysans ont été tués.

rapport supposé de ceux qui m'avaient arrêté, j'ai été décrit de porter des lunettes. J'ai décidé de ne pas porter des lunettes pendant l'enquête. Ils m'ont demandés que j'avais vu aux démonstrations et ce que je savais de mes professeurs à l'Université - y en a-t-il un qui parlait trop pendant les cours? Naturellement j'ai dit que je ne savais rien. Je pourrais entendre la foule. L'investigateur a dit: „En 1961-1962, ils sont entrés dans les rues avec des fourches et des cognées, mais nous les avons défaites".

La nuit suivante j'ai été interrogé encore. J'ai répété mes rapports précédents. J'ai demandé à l'investigateur quelle était sa position. Procureur, il a répondu. Les derniers enquêtes ont été sans violence. Cependant, j'ai été concerné par le fait que le grondement de la foule a disparu.

L'après-midi du 22 décembre j'ai entendu „Victoire!" par les fenêtres. Ensuite, nous avons été enlevés de notre cellule et restitués nos vêtements de civil. J'ai demandé à un sergent majeur si nous serions libérés. Il a dit oui. Nous avons été montés dans un fourgon, ainsi que des prisonniers d'autres cellules. J'ai pensé que nous serions envoyés à la prison sur Popa Sapca, afin de récupérer nos possessions prises de nous deux ou trois jours avant. Par une petite fenêtre entre notre compartiment et la carlingue de conducteur je pourrais voir la route. Évidemment nous n'avons pas été portés à la prison. Nous avons vu des personnes avec des drapeaux. Le compagnon du conducteur a fait des gestes amicaux vers les personnes sur la rue. L'un de nous l'a imité, bien qu'il ne pourrait pas être vu de l'extérieur. Il a été immédiatement averti: „Qu'est-ce que c'est, tu es libre?" J'ai proposé de frapper les murs du fourgon. Les prisonniers près de la porte

ont reussi à l'ouvrir. Nous avons sauté tandis que le fourgon se déplaçait encore. J'ai découvert que j'étais dans la zone de Fratelia. J'avais peur que le fourgon retournerait pour me prendre. Je suis entré dans une cour afin de perdre ma trace. Dans la maison, deux dames âgées écoutaient à un programme par radio dans l'Hongrois. Je leur ai demandé ce qui était arrivé à Ceausescu. Elles m'ont dit qu'il était en Chine. Je leur ai dit que j'ai échappé de la Police et je leur ai demandé ce qui s'était produit. Ils ont dit que quelqu'un est apparu à la télévision. Je n'ai pas compris ce que cette chose signifiait. J'ai pensé que la police pourrait me chercher à la maison, il serait meilleur de rester caché à ces dames âgées. Je leur ai demandé de changer pour transmettre la Radio Bucarest. J'ai écouté le programme annonçant que les révolutionnaires ont pris la puissance et les larmes ont hérité mes yeux. Dans une demi-heure je suis entré à la maison.

Le 23 décembre je suis resté la maison, écoutant la télévision et me récupérant après le battement pendant mon incarcération. La télévision a signalé que les „terroristes" fidèles à Ceausescu attaquaient la puissance révolutionnaire.

Le 24 décembre une annonce a été faite que tous les étudiants devraient se réunir à l'Université Technique, où ils devraient s'organiser afin de défendre la révolution.

J'ai été confondu au sujet de ces terroristes qui mettaient en danger la révolution. Ceausescu ayant des loyalistes si fanatiques ainsi qu'ils étaient prêts à risquer leurs vies pour lui, était au delà de mon imagination. Mais maintenant, quand le pays était en danger, il n'y était pas le temps pour des questions.

Je suis allé à l'Université. Là nous avons été partagés dans des groupes, chacun ayant la mission de défendre un certain bâtiment contre „les terroristes". Mon groupe défendait une pension d'étudiants. Si les terroristes prenaient la pension, ils obtiendraient leur objectif: apporter à Nicolae Ceausescu la puissance!

Nous avons commencé par vérifier le bâtiment. Je portais un pied-de-biche. J'ai senti sept vies brûler dans mon coffre. Si je trouvais un étranger se cacher dans le bâtiment, d'abord je le frapperais et seulement après je lui demanderais ce qu'il recherchait dans cet endroit.

Le soir nous avons été commandés à arrêter les lumières. Nous devrions éviter d'être tiré par les terroristes qui pourraient nous voir par les fenêtres si les lumières étaient allumées. Pour moi cette commande semblait étrange. C'est dans l'obscurité que le terroriste peut agir plus facile. Il vaudrait mieux d'allumer toutes les lumières et d'allumer le secteur entier. Mais un ordre était un ordre, ainsi nous sommes restés dans l'obscurité.

Nous avons décidé de prendre les décalages de trois heures. Deux sont restés pour observer la maison d'escalier, l'autre regardait la télévision ou se reposait. Je faisais mon service avec mon collègue Tudor Fluieras, quand quelqu'un a frappé à la porte. Nous sommes descendus et l'avons ouvert. C'était l'une des gens qui défendait le prochain bâtiment. Il nous a dit qu'un terroriste envoyait des signaux de lumière de notre bâtiment. Pourquoi envoyer des signaux? Personne n'a pas demandé, car il était évident: tout le monde savait des hélicoptères qui ont parachuté „des terroristes". De ce que notre visiteur a expliqué, nous avons compris que le

terroriste pourrait être caché dans une des trois salles près de l'endroit où nous étions. Les salles étaient verrouillées. Il était risquant de forcer les portes, le terroriste pourrait être armé. Nous avons demandé à l'Armée de nous avons envoyer quelques soldats (ils ne sont jamais venus).

Tout en attendant l'aide, nous avons bloqué les portes avec des chaises. Si le terroriste essayait de sortir, les chaises tomberaient et feraient du bruit.

Le matin est venu. Nous avons allumé la lumière dans la maison d'escalier. Nous devrions casser les portes et attraper le terroriste. L'homme du bâtiment voisin a frappé encore. La lumière était allumée où le terroriste se cachait, il a dit. Nous l'avons allumée, j'ai dit. En fin de compte, j'ai compris la confusion: chaque fois que quelqu'un allumait sa cigarette, la flamme était comme un signal de lumière. Toutes les fois que les décalages de montre changeaient, le nouveau échange venait avec une lanterne - un autre signal de lumière.

Après la révolution j'ai soumis une plainte au sujet de ce que m'était arrivé pendant la Révolution. Mais parce qu'en 1990 Le Front de la Sauvetage Nationale a publié un décret d'amnistie qui a également inclus le crime du comportement abusif, ma plainte n'a été jamais résolue.

Événements qui ont eu lieu dans les pays communistes en 1989.

11 janvier: Le Parlement hongrois a accepté l'idée des élections libres et l'existence des parties non-communistes.

15 janvier: À Prague, la police a dispersé une réunion tenue en l'honneur de Jan Palach, l'étudiant qui a commis suicide en 1968 comme protestation contre l'invasion Soviétique de la Tchécoslovaquie.

6 février-5 avril: À Pologne, les autorités communistes ont tenu des discussions avec des représentants du mouvement non-communiste „la Solidarité".

15 février: l'Armée Soviétique s'est retirée d'Afghanistan complètement.

17 mars: La Hongrie a signé la Convention de l'ONU au sujet des réfugiés. En conséquence, les réfugiés politiques des pays communistes n'ont pas été extradés plus. Ceci a mené à un exode massif des Allemands de l'Est qui ont voulu aller en Allemagne de l'Ouest, qui a déstabilisé le régime d'Honecker de l'Allemagne de l'Est. Également le nombre de Roumains qui sont partis en Hongrie a augmenté.

28 mars: À Kosovo (Yougoslavie) ont eu lieu des confrontations entre les personnes d'origine albanaise et la police.

9 avril: À Tbilisi, les gens ont réclamé l'indépendance de la République Soviétique Géorgienne. Dans les désaccords avec la police certains ont été tuées.

8 mai: Janos Kadar a été remplacé comme chef du Parti Socialiste Hongrois des Travailleurs (le nom du Parti Communiste en Hongrie).

28 mai: La Radio Budapest a parlé au sujet de Laszlo Tokes pour la première fois, en liaison avec la trupe de théâtre amateur „Thalia". Après, Tokes serait toujours dans l'attention des masse-médias hongrois.

4 juin: Les autorités chinoises ont écrasé la démonstration dans la Place Tian An Men.

4 juin: Le Parti non-communiste „La Solidarité" a gagné les élections en Pologne.

16 juin: Le chef de la Révolution Hongroise de 1956 a été enterré avec des honneurs officiels en Hongrie.

7-8 juillet: À la conférence des pays du Pacte de Varsovie tenue à Bucarest, Gorbachev s'est prononcé contre l'usage de la force et menacer par la force dans les relations entre les pays.

24 juillet: La premiere entrevue télévisée de Laszlo Tokes, à la Télévision Budapest.

19 août: Tadeusz Mazowieczky, un membre de „La Solidarité", est devenu le premier ministre de la Pologne.

21 août: Grande démonstration en Tchécoslovaquie pour commémorer l'invasion Soviétique militaire de 1968.

27 août: Grande démonstration dans la République Soviétique de la Moldavie. 300.000 personnes ont exigé que le Roumain est devenu la langue officielle de la République.

31 août: Le Roumain est devenu la langue officielle dans la République Soviétique de la Moldavie.

Septembre: Les démonstrations prodémocratiques ont commencé en Bulgarie.

23 et 25 septembre: Les démonstrations prodémocratiques ont commencées en Allemagne de l'Est (Berlin et Leipzig).

7 octobre: Le Chef Soviétique Gorbatchev a visité l'Allemagne de l'Est.

9 octobre: Le chef Allemand de l'Est, Erich Honecker, a demandé l'arrêt des démonstrations par la force, mais l'Egon Krenz s'est opposé à un tel plan.

18 octobre: Egon Krenz a remplacé Erich Honecker à la conduite de l'Allemagne de l'Est.

9 novembre: Le Mur de Berlin a été détruit.

7 et 10 novembre: À Kisinau (République Soviétique de la Moldavie) les désaccords violents entre les démonstrateurs et la police ont eu lieu.

10 novembre: En Bulgarie, Petar Mladenov a remplacé Todor Jivkov.

16 novembre: Dans la République Soviétique de la Moldavie, Petru Lucinschi a remplacé Simion Grosu comme chef du parti communiste.

17 novembre: Dizaines de milliers de démonstrateurs à Prague.

23 novembre: Une tentative de grève à l'Usine Mécanique de Timisoara a échoué.

24 novembre: Ceausescu a été réélu chef du Parti Communiste Roumain.

2 et 3 décembre: Michael Gorbachev et George Bush se sont rencontrés à Malte.

3 décembre: La conduite communiste entière de l'Allemagne de l'Est a démissionnée sous la pression des démonstrateurs. Un régime de transition qui préparerait des élections libres a été formé.

4 décembre: À Moscou, les chefs communistes de tous les pays qui faisaient partie du Traité de Varsovie ont tenu une réunion. Une déclaration officielle blâmant l'intervention de 1968 en Tchécoslovaquie a été publiée.

10 décembre: Un gouvernement d'une majorité non-communiste a été formé en Tchécoslovaquie.

14 décembre: À Iasi (Roumanie orientale) la tentative de commencer une démonstration contre le régime de Ceausescu a échoué.

15 décembre: Une foule s'est réunie près de la maison de Laszlo Tokes, le soutenant contre la décision du Tribunal qui a commandé son expulsion.

16 décembre: La démonstration qui a commencé près de la maison de Tokes s'est étendue dans la ville entière de Timisoara. Beaucoup de personnes ont été arrêtées.

17 décembre: À Timisoara, le feu a été ouvert contre les personnes qui ont démontré contre Ceausescu. Des douzaines ont été tuées, des centaines blaissées.

20 décembre: Plusieurs des usines de Timisoara étaient en grève. Les démonstrations contre Ceausescu ont également commencé à Lugoj (une ville 50 kilomètres de Timisoara).

21 décembre: Dans beaucoup de villes roumaines (Arad, Buzias, Sibiu, Cugir, Targu-Mures, Caransebes, Resita, Brasov, Ghimbav, Fagaras, Cluj, Cisnadie, Iulia alba) comprenant la capitale de Bucarest, les habitants protestaient contre Ceausescu.

22 décembre: Le Front de la Sauvetage Nationale a pris la puissance en Roumanie. Des nouveaux combats ont commencé le soir.

Contenus

Courte Histoire Roumaine 3
La Roumanie pendant la Dictature de Ceausescu 9
Le développement du cas de Laszlo Tokes 19
Le développement de la Révolution 25
Le Front de la Sauvetage Nationale 51
Une question difficile à clarifier 55
Une expérience personnelle 57
Événements qui ont eu lieu dans les
pays communistes en 1989 75